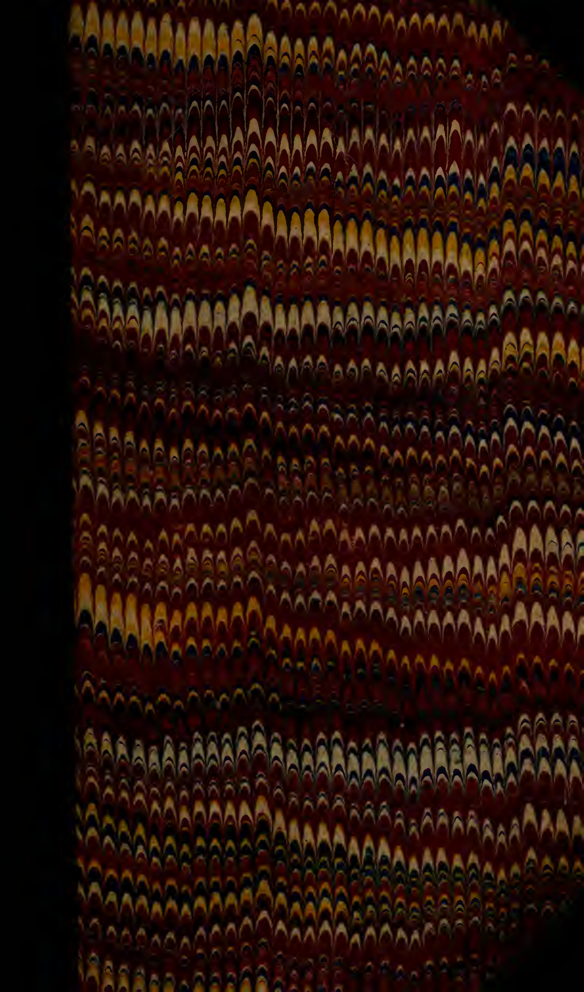


Campbell. f

Tuesday

My dear John

I think you may like the enclosed book I picked it up at Norwich

I arrived yesterday after a charming 20 weeks

Yrs sincerely

Sutherland

avril 1871.

LES DOÏNAS

LITTÉRATURE ROUMANE

LES DOÏNAS

POÉSIES MOLDAVES

DE V. ALEXANDRI

TRADUITES PAR

J.-E. VOINESCO

PRÉCÉDÉES D'UNE INTRODUCTION

PAR M. GEORGES BELL

ET AUGMENTÉES DE TROIS NOUVELLES PIÈCES
ET DE DEUX MORCEAUX EN PROSE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
JOËL CHERBULIEZ, ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE, 10
A GENÈVE, MÊME MAISON

1855

A M. J. VOINESCO

—

Je vous remercie, Monsieur, du livre que vous m'avez envoyé. La poésie d'un peuple opprimé aura toujours mes sympathies. C'est par elle que je parviens à reconstituer tout un passé sur lequel les chroniques sont silencieuses ; et ce passé me sert cependant à mieux comprendre le présent et à me rendre un compte exact des querelles, des guerres intestines, des revendications de pouvoir, qui sont de nos jours affaire de tous les instants.

Philosophiquement, l'histoire ne s'occupe que des événements qui peuvent intéresser l'humanité, et dès lors n'envisage guère que la vie

des grandes nations. Étudiée ainsi par grandes masses, l'histoire peut certainement fournir à l'imagination des penseurs des systèmes auxquels viendront toujours se rallier des esprits paresseux. Mais je ne saurais y voir la meilleure et la plus sûre méthode historique, celle qui se propose avant tout de nous conduire le plus directement à la vérité. Pour vous citer un exemple, Monsieur, je vous dirai que notre histoire de *France* est encore entièrement à faire, nonobstant les travaux beaucoup trop vantés des deux Thierry, des Fauriel, des Guizot, des Barante, des Sismondi. J'ai souligné le mot France à dessein, et ce simple signe typographique vous fait connaître ma pensée : par France, j'ai voulu dire tous les pays que l'on désigne ainsi de nos jours. M. Michelet est le seul qui se soit sérieusement et nationalement occupé de notre pays. Il a compris que l'histoire vit de détails. Il les a minutieusement recherchés, triés, mis en œuvre. Les étrangers surtout ne se trompent jamais sur le mérite et l'importance de semblables travaux. Malheureusement les forces d'un homme sont limitées, et l'histoire d'un pays comme la France ne peut être écrite que par une congrégation.

La terre roumaine, Monsieur, pourrait être plus heureuse. Un homme de bonne volonté, laborieux

et patient ferait une œuvre utile et bonne s'il consacrait sa vie à écrire cette histoire. Et ceci est un devoir à remplir que j'indique à quelqu'un des vôtres. Un peuple opprimé qui aspire à reconquérir une nationalité indépendante, ne doit jamais négliger de faire connaître aux autres peuples, non-seulement son origine, mais encore toute la série des faits qui l'ont conduit depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. L'on hésite quelquefois, parce que l'on a beaucoup de faits d'oppression à signaler. Mais de pareilles considérations ne peuvent arrêter que les cœurs pusillanimes. Leur faiblesse, relativement aux forces envahissantes, ne saurait jamais être imputée à crime aux nations envahies.

Vous êtes de noble origine, Monsieur ; vous descendez de ces colonies militaires que Trajan et les empereurs romains, ses successeurs, établirent sur les bords du Danube, lorsqu'ils étaient obligés de guerroyer sans cesse contre les Daces et les Pannoniens, qui faisaient des incursions sur les terres de l'empire. A cette époque, vous avez été placés à l'avant-garde de la civilisation menacée par la barbarie. Ce n'est pas votre faute si, dans ce grand flux de populations qui jeta l'Asie sur l'Europe, vous avez été débordés. Vous m'apparaissez, dans ce lointain historique, semblables au

matelot que le capitaine de navire pose en sentinelle un jour de tempête. Les flots en furie battent les flancs du vaisseau. La sentinelle reste impassible et vigilante. Mais une lame bondit tout-à-coup et couvre tout le pont de sa vague impétueuse. Le matelot s'attache aux cordages ; il se cramponne avec énergie au poste qui lui a été confié, et, la lame passée, on le retrouve debout. Qui lui reprochera de n'avoir pas arrêté la lame envahissante? Qui lui reprochera ses habits trempés par l'eau de la mer?...

Mes sympathies pour les populations roumaines ne datent pas d'hier. Enfant, j'étudiais l'histoire du Bas-Empire dans le livre de Lebeau, lorsque leur nom me frappa pour la première fois. Je lisais la vie d'Alexis Comnène, et, arrivé à l'année 1092, que signala la destruction des Patzinaces, peuplade belliqueuse établie sur les bords du Danube, je trouvai cette phrase : « *Alexis, à l'armée duquel se joignit un grand corps de Comans et quelques milliers de Bulgares et de* VALAQUES, *livra, dans un endroit nommé Lébune, une dernière bataille aux Patzinaces, dans laquelle ils furent taillés en pièces.* » Tant de noms bizarres et baroques se présentent dans cette période de l'histoire, qu'il n'est pas fort aisé de s'y reconnaître. Ce nom de Valaques, je le voyais pour la

première fois. Je voulus savoir quel était le peuple qu'on appelait ainsi, et, de la sorte, j'arrivai à me rendre un compte assez exact de vos origines nationales. Simples colonies militaires sous Trajan, vous étiez devenu un peuple à part dans cet empire grec que les Barbares déchiquetaient et morcelaient à plaisir pour se tailler des royaumes et se donner des terres fixes dans ses provinces. Cette noblesse, comme celle de tous les grands peuples, est inscrite dans la langue et sur le sol.

Depuis cette époque, bien des événements se passent dans ces contrées qu'arrose le Danube. Vous voyez descendre de l'Occident ces croisés qui vont montrer à l'Orient de quelle bravoure sont capables les races du Nord ; vous voyez venir de l'Orient les Turcs qui, maîtres de Constantinople, s'avancent jusqu'à Vienne, comme pour reporter son défi à l'Europe occidentale. Enfin vous faites connaissance avec la race blonde des Slavons, qui descend du Nord pour se poser entre l'Orient et l'Occident.

Pendant que je suis tous ces mouvements de l'histoire, ma pensée se porte souvent vers les fils de ces colons qu'avait jetés en avant la grande et vénérable mère des nations. Faibles et isolés au milieu de ces grandes tourmentes, ils les laissent passer, attendant sans cesse des jours meilleurs.

Sans doute leur sang se mêle quelquefois. On n'est pas mis impunément en contact avec tant de races diverses. Cependant le vieux type roumain persiste, et, encore aujourd'hui, jamais homme de bonne foi, rien qu'en vous voyant, ne pourra nier votre descendance romaine.

Tout ce que je vous écris ici, Monsieur, témoigne de mes sympathies pour vous. Elles ont été augmentées le jour où j'ai pu lire les Doïnas. Ces poésies ont éclairci pour moi bien des choses restées obscures. Elles respirent une énergie de race que vous ne devez pas au sang romain. L'élément gracieux qui s'y trouve, vous vient bien de Rome. La violence vous vient d'ailleurs. J'y trouve un accent des races primitives.

Au reste, ce que je vous dis ici, ne doit nullement vous surprendre. Au temps des colonies militaires, bien des éléments étrangers avaient été introduits dans Rome même. Ce que les pédants appellent la décadence, n'est autre chose pour une littérature que l'adjonction de formes, de pensées, de couleurs, qui, jusqu'alors, n'avaient point paru dans la langue des écrivains. Tacite ne parle pas la même langue que Salluste, et le poëte de la Pharsale ne pouvait avoir les mêmes accents que le cygne de Mantoue. Notre langue du XIXe siècle, enrichie par le contact de toutes les littératures

étrangères, est bien plus belle que celle des siècles précédents, et n'en est pas moins française.

Si donc, à côté de l'élément d'origine romaine, je trouve d'autres éléments dans les *Doïnas*, ce n'est pas un reproche que je vous fais, c'est un fait que je constate, et ce fait est pour moi fort important. Il me montre, dans le peuple roumain, un de ces peuples dans les veines duquel le croisement a su atténuer les premières vivacités du sang, et infuser les idées de mansuétude qui seules peuvent le conduire à la conquête légitime de son droit, en le montrant capable d'accomplir ses devoirs. Un peuple qui comprend ces deux idées est un peuple émancipé par la tête; le corps ne peut tarder à suivre.

Après tout ce que je viens vous dire, vous me croirez, Monsieur, si j'ajoute que je n'ai pu lire sans émotion votre lettre à M. John Lemoine (1). Au

(1) A M. JOHN LEMOINE

Le 18 juin 1853.

MONSIEUR,

Un article du *Journal des Débats* sur la poésie serbe m'a inspiré l'idée de publier le livre que je prends la liberté de vous adresser aujourd'hui.

Les livres, Monsieur, comme toute chose ici-bas, ont leur destinée et leur chance particulière; aussi tous mes efforts, pour faire paraître celui-ci plus tôt, ont-ils été vains.

Aujourd'hui l'attention publique étant fixée sur les événements de l'Orient, je crains fort que l'apparition d'un recueil de poésies ne

milieu des grands événements qui s'accomplissent sous nos yeux, il est bien permis à la politique de s'égarer quelquefois. Mais, nonobstant les opinions adverses, aujourd'hui le temps de la délivrance et de l'émancipation approche. Le canon

semble inopportune. Et en effet, ce n'est pas sans hésitation que je me suis décidé à l'offrir au public. Je me demandais si je ne commettais pas un sacrilége en parlant vers et littérature dans un moment où les hordes moscovites s'apprêtaient à fouler le sol de ma patrie. En lisant dernièrement dans votre journal la nouvelle de la note officielle par laquelle S. M. moscovite signifiait aux puissances européennes qu'elle veut occuper les Principautés danubiennes, le désespoir s'est emparé de mon âme, et je me suis écrié avec plus de raison que jadis l'ancien général de l'armée de l'Orient : *Galiléen, tu as vaincu !* Car, cette fois-ci, l'occupation pourrait bien être la conquête définitive de mon pays ; et appartenir à la Russie serait l'anéantissement de ce brave et doux peuple de famille latine, que l'Europe latine laisse en proie à un peuple barbare. Je crois inutile à vous, Monsieur, qui connaissez si bien la question de multiplier mes preuves ; un seul exemple suffit : — La Bessarabie appartient à la Russie depuis 1812. Je vous le demande, qu'est-il resté des institutions roumanes dans ce pays ? Quel est le progrès qu'il a fait dans la large voie de la civilisation ? En conscience, disons tout : cette Russie elle-même, qui, depuis plus d'un siècle jouit en Europe du droit de souveraineté ; cette puissance colossale, qui a une population de 60 millions de *dénationalisés,* qu'est-elle elle-même pour vouloir imposer sa civilisation en Orient ? Cette agglomération de 60 millions d'hommes, fiers de leur barbarie, n'a-t-elle pas, au contraire, en horreur tout progrès, et la civilisation de l'Europe occidentale n'est-elle pas son plus insupportable cauchemar ? J'en appelle au témoignage de M. de Custine, et surtout de M. Saint-Marc Girardin lui-même.

Pour en revenir à la destinée de mon livre, je me suis décidé à le présenter au public précisément par la raison que, si mon pays ne

qui bat en brèche les murs de Sébastopol marque sur le cadran des siècles l'heure d'une rénovation. Tombe la forteresse qui commande à la mer Noire, et l'Europe entière sentira le besoin de se reconstituer pour clore enfin le grand travail d'enfantement de l'ère moderne.

Tout à vous.

GEORGES BELL.

devait plus échapper à la domination de la Russie, ce livre servît de pierre tumulaire à la naissante civilisation roumane que la main du bourreau aurait ensevelie dans son berceau. Oui, Monsieur, la Roumanie, une fois à la Russie, pourra bien dire adieu à la langue, aux lettres, à la poésie, à tout ce qui donne du prix à la vie d'une nation.

Je vous envoie, Monsieur, mon petit travail, et vous prie d'y porter le scalpel de votre critique ; je le fais avec d'autant plus de plaisir et de confiance, que j'ai vu dans tout ce qui sort de votre plume combien vous savez être gracieux jusque dans votre sévérité.

Agréez, Monsieur, etc.

A M. ALEXANDRE WEILL [1]

Mon cher Monsieur Weill,

Notre connaissance ne date que d'un jour, et déjà l'amitié que je ressens pour vous est aussi vive que si elle avait subi l'épreuve de longues années. N'allez pas prendre ceci pour une hyperbole échappée à l'essor d'une imagination méridionale. Le hasard nous réunit : dans une de ces causeries intimes, une discussion venant à s'élever sur les événements et les questions du jour, vous apportâtes, dans les débats, tant de chaleur, tant de verve et d'entrain que je n'ai pu m'empêcher d'y prêter toute mon attention. Vos opinions, certes, ne sont pas tout-à-fait conformes aux miennes ; cependant une de ces sympathies spontanées me poussa à rechercher votre amitié.

(1) Cette lettre était en tête de la première édition.

Nous nous vîmes plusieurs fois ; chaque jour nous rapprocha davantage ; je trouvai en vous, avec un ineffable plaisir, cet abord facile et expansif, cette vivacité toute française, cette gaîté de caractère qui, hélas ! autrefois ont fait aussi le charme de ma vie. Vous vîtes en moi une résignation calme au malheur de l'exil et un cœur qui sourit encore au bonheur d'autrui. Depuis lors, convaincu que si, sur le terrain de la politique, nous ne devons jamais faire route ensemble, sur tout autre terrain cependant, nous pouvons nous tendre la main, vous m'offrîtes vos bons services et j'acceptai. Aussi vous avez vu avec quelle confiance je suis venu à vous pour vous demander des conseils sur cette traduction, en tête de laquelle je vous demande aujourd'hui la faveur de placer votre nom.

Mais avant de vous dire pourquoi je réclame cette faveur, permettez-moi de vous expliquer les motifs qui m'ont déterminé à publier ce livre.

C'est un drame bien émouvant, mon cher monsieur Weill, que l'histoire de ces descendants des colons romains qui suivirent Trajan dans la Dacie et qui forment aujourd'hui le peuple rouman. Douloureux et sanglant jusqu'au commencement du XIII[e] siècle, ce drame, que, malgré mes désirs, je ne saurais suivre dans toutes ses péripéties, atteignit, dans les siècles suivants, les proportions d'une brillante épopée. C'est ainsi qu'après les calamités des invasions successives des barbares, tels que Goths, Ostrogoths, Huns, Avares, Tartares et autres, calamités qui durèrent près de dix siècles, la Roumanie parvint enfin à conquérir son existence nationale et à briller d'un grand éclat dans le monde politique. Mais qu'elle fut courte et agitée, cette période ! qu'elle fut tourmentée, cette existence ! car ce peuple martyr, rempart de la chrétienté et de la civilisation contre les envahissements de l'Islamisme et de la barbarie, n'eut pas même le bonheur de vivre en paix avec ses voisins les

Hongrois, les Polonais, les Serbes et autres peuples de race slave. Le cadre de cette lettre ne me permet pas de vous retracer ici le tableau de cette brillante période qui couvrit ma patrie de gloire, au prix de tant de larmes et de sang. Non, je ne vous énumérerai point les nombreuses luttes que nous eûmes à soutenir contre les Turcs et les Tartares; luttes héroïques où, malgré les déchirements de l'intérieur et les harcèlements de nos voisins, nos aigles ont fait pâlir, jusque dans son sérail, le terrible Ilderim, et ont chassé au delà du Balkan, ces farouches enfants du Croissant. Il suffit de vous dire qu'enfin épuisée, divisée, morcelée même, la Roumanie succomba. La Moldavie et la Valachie demeurèrent encore quelque temps debout; mais elles aussi furent bientôt obligées de subir la domination de la Porte-Ottomane sous le titre de protection; elles se réservèrent bien, il est vrai, les droits et les priviléges qui garantissent la nationalité d'un peuple; mais le repos et la tranquillité du pays n'en furent pas moins troublés par les incessants empiétements des Musulmans. Un malheur cependant, une calamité bien plus grande attendait ma pauvre patrie. Dès le XVIII[e] siècle, la Moldo-Valachie, perdant le droit de se gouverner par des princes indigènes, subit l'opprobre du joug des Fanariotes.

La servitude, monsieur, est chose terrible; mais rien de plus terrible que l'avilissement de la servitude sous les Fanariotes, race ignoble et bâtarde des Grecs habitants du Fanar. Non, l'Europe ne saurait se faire une idée d'une situation pareille à la nôtre sous le régime de ces nouveaux maîtres, esclaves eux-mêmes de la Turquie, vils, corrompus, rampants et voués à tous les mauvais instincts de la nature déchue.

Les arts et les sciences ne fleurissent guère dans les temps de trouble; le progrès est lent, sinon impossible. Cependant en interrogeant l'histoire, on se convaincra

que, tant qu'ils ont conservé leur nationalité, malgré les maux qui ont si fatalement pesé sur eux, les Roumans ne sont jamais restés en arrière des progrès qui s'opéraient en Europe. Mais arrive l'oppression de la servitude Fanariote, à l'instant tout progrès disparaît et il se fait nuit complète en Roumanie pendant plus d'un siècle. Nous tombâmes si bas que nous eûmes presque horreur de nous-mêmes. L'Europe ne se souvint plus que nous faisions partie de la grande famille latine et, comme l'observe fort judicieusement M. Saint-Marc-Girardin, dans ses souvenirs de voyage, elle allait jusqu'à croire que les Moldaves et les Valaques étaient des Turcs ou des Slaves.

Tel fut, mon cher monsieur Weill, l'état de la Roumanie jusqu'en 1822, époque où la révolution de Vladimiresco, chassant les Fanariotes, nous fit reconquérir notre existence d'avant 1700. Ce n'est donc que depuis trente ans que notre patrie est rentrée dans la voie du progrès et de la civilisation ; ce n'est que depuis cette époque que nous assistons au consolant spectacle de la régénération de la pensée nationale. Je ne parle ici que de la Moldo-Valachie, car, pour la Transylvanie et la Bucovine, elles se ressentent naturellement de l'action du gouvernement autrichien ; et, quant à la Bessarabie, elle fait, depuis 1812, partie de la Russie.

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous citer une à une les nombreuses entraves qui ont été apportées au développement de cette pensée dans notre pays ; et, cependant, il s'est fait dans l'espace de ces trente dernières années un travail intellectuel tel, qu'il y aurait injustice à le croire tout-à-fait indigne de l'attention de l'Europe. Au risque d'être taxé de présomption, j'oserai encore affirmer qu'il est peu de peuples qui, dans les mêmes conditions et toutes proportions gardées, aient avancé autant que nous. Chez toutes les nations qui commencent, la poésie tient le premier rang ; aussi est-ce vers la poésie

seule que les efforts de la jeunesse moldo-valaque ont tendu bien longtemps. Plus d'un essai a été tenté dans tous les genres ; et, si le caractère général des créations de nos poëtes est celui de l'imitation étrangère, il existe pourtant d'honorables exceptions. M. Alexandri est la première. Nourri dans la lecture des chroniques roumanes et des poésies anciennes, il a eu seul le mérite de trouver le filon d'une mine riche de poésie nationale. Toutes ses créations sont une peinture fidèle des coutumes du pays, de sa situation morale et politique à l'époque qui précède immédiatement celle dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Voyez ses *Doïnas;* la plupart d'entre elles, la *Strunga,* le *Chant des Brigands, André Popa* sont autant de souvenirs des douleurs de l'homme qui, condamné à cette époque aux plus lourdes redevances et à la plus dégradante oppression, se réfugiait dans les bois. Mais tous ses héros des forêts sont intéressants et nobles. Vaillant et intrépide, jamais cruel, tendre et aimant, telle est la nature du Rouman, et telle nous la dépeint M. Alexandri.

Quant au mérite littéraire des poésies de M. Alexandri, je ne crois pas abuser de votre patience en appelant votre attention sur *la Doïna, la vieille Kloantza, les Trois Archers,* et quelques autres pièces du même genre. Je crois encore moins blesser la modestie du poëte, en traçant ici un parallèle entre les pièces que je viens de citer et les productions des plus grands poëtes lyriques polonais et allemands. Pour ne vous citer qu'un exemple, il existe parmi les poésies de Gœthe une ballade bien connue dans toutes les littératures, *le Pêcheur :*

« Und wie er sitzt, und wie er lauscht,
« Theilt sich die Flut empor,
« Aus dem bewegten Wasser rausht
« Ein feuchtes Weib hervor. »

M. Miçkiewitz, dans un petit poëme intitulé *la Willi*, a reproduit presque littéralement les beautés de la ballade allemande; la description surtout du bouillonnement du flot, agité par la chute du chasseur dans l'abîme du torrent, est exactement la même que dans Gœthe.

Voici de quelle manière s'est exprimé M. Alexandri dans sa *vieille Kloantza :*

« Sbucnind apa' n nalte valurĭ
« Mult în urmă clocoti
« In marĭ cercurĭ se' nvîrti
« Si de trestiĭ si de malurĭ
« Mult cu vuet se isbi.

« Pàn' ce'n urmă linistită
« Dulce unda' șĭ alina
« Si în taĭnă legăna
« Fatza luneĭ înălbită
« Ce cu ḑioa se'ngâna. »

« L'eau, rebondissant en flots écumeux, bouillonne après la « chute des corps; puis tournoyant en larges cercles liquides, elle « oscille avec un bruit sourd entre le rivage et les roseaux;

« Puis elle se calme par degrés, se balance lentement, et reflète « avec amour le disque pâli de la lune, dont la lumière argentée « lutte avec les premiers rayons du jour... »

Certes, je suis loin de vouloir comparer M. Alexandri à Gœthe, ni à Miçkiewicz. Je n'ai voulu vous donner qu'un échantillon du genre et de la nature du riche talent de notre poëte national. Malheureusement, depuis un certain nombre d'années, la voix du chantre se tait. Sans pouvoir le prouver, j'oserai presque affirmer que cette voix mélodieuse n'est point éteinte, mais étouffée par une censure inintelligente et insensée. S'il en était autrement, M. Alexandri serait bien coupable d'oublier ce qu'un talent comme le sien doit à sa patrie. Il a, sans doute, rendu un bien grand service à la littérature na-

tionale, autant par ses propres productions que par la publication des vieilles poésies populaires qu'il a recueillies et arrangées avec tant de goût. Il est le premier qui, par son théâtre, ait frayé la route au drame populaire national. Eh bien, qu'il s'essaie aujourd'hui dans le poëme héroïque, dans le drame sérieux, dans la haute comédie. Le succès de ses premières tentatives nous est un sûr garant de celui qu'il obtiendrait dans la voie nouvelle où nous le convions, au nom de ses amis et de sa patrie. D'ailleurs le poëte n'a des droits à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité qu'autant qu'il a mis au jour le système tout entier de ses croyances religieuses, politiques et philosophiques. M. Alexandri, certes, ne nous contredira pas sur ce point.

J'ai senti le besoin de parler de deux choses saintes : du passé de mon pays et de ses titres à la sympathie de l'Europe. En donnant ici une traduction interlinéaire des poésies de M. Alexandri, je suis, certes, loin de croire que j'ai rendu les beautés dont elles fourmillent. Mon intention n'était que d'offrir au public français le calque, pour ainsi dire, d'un des principaux monuments de notre littérature naissante. Tout homme de cœur, pour peu qu'il aime son pays et sa langue maternelle, me comprendra. Qu'il daigne seulement jeter un coup d'œil sur ces poésies, mon but sera atteint, et mon travail largement récompensé.

J.-E. Voïnesco.

POÉSIE

LES DOÏNAS

I

LA DOÏNA [1]

Si j'avais une jeune belle avec des fleurs dorées dans ses tresses et des roses sur ces lèvres;

Si j'avais une bien-aimée à l'âme fière et mâle, aux yeux noirs comme le fruit de l'aubépine;

[1] La Doïna est un genre particulier qui n'a point son équivalent dans la poésie française; c'est un petit chant qui tient à la fois de la chanson des Trouvères lorsqu'elle est consacrée aux sentiments tendres, et des *Lieder* des Allemands lorsqu'elle embrasse tout ce qui est compris, en littérature, sous les noms divers d'ode, d'hymne, etc.

Si j'avais une blonde joyeuse, à la taille élancée, leste comme le petit du chevreuil;

Je deviendrais rossignol chantant la Doïna d'amour dans la brise de la nuit.

* * *

Si j'avais une petite carabine, trois balles dans ma bourse de cuir (1) et une hache dévouée comme une sœur;

Si j'avais, au gré de mes désirs, un cheval hardi comme le lion et noir comme le péché;

Si j'avais sept frères aussi vaillants que moi et montés sur des dragons ailés;

Je deviendrais aigle et j'entonnerais en plein jour, à la face du soleil, la Doïna de la vengeance.

* * *

Et je dirais à l'une : Belle amie, je jure par cette petite croix de te soigner comme un frère;

Et je dirais à l'autre : Brave coursier, va distancer par ta course les hirondelles dans leur vol par-dessus les montagnes et les vallées;

Et je dirais aux derniers : Sept frères, faites le signe de la croix et jurez de ne jamais vous rendre à personne tant qu'un souffle de vie vous restera;

Allons tous bravement, allons arracher notre patrie aux païens et à l'esclavage.

(1) La bourse de cuir tient lieu de giberne.

II

LA VIEILLE KLOANTZA

Vieille sorcière, coursier de Satan.
(DICTON POPULAIRE.)

La vieille Kloantza, assise sur ses talons dans un fourré de buissons desséchés, regarde fixement tantôt la lune pâle et blonde, tantôt le grand feu qui brille au village voisin.

Elle file, la vieille édentée; elle file en faisant claquer ses mâchoires et ses doigts; le fuseau de sa quenouille tourne rapidement en bourdonnant dans l'air.

« Fuis, dit-elle, loin de moi, ô Démon de la laideur!
« va-t-en par-dessus la forêt couverte de feuilles, au
« fond du sombre désert; fuis loin de moi, afin que
« mon bien-aimé, le plus beau des jeunes garçons,
« accoure de suite à mon appel.

« Ah! s'il voulait venir auprès de moi, pour que je
« sois seule, toute seule à l'aimer dans ce monde!

« Fasse le Seigneur Dieu que tout ici-bas tourne à son « avantage aussi rapidement que tourne mon fuseau.

« Mais s'il ne voulait pas venir!... Fasse l'esprit du « mal qu'il soit éternellement frappé de maléfice, et « poursuivi éternellement par la colère de l'enfer.

« Que ses yeux tournent dans leurs orbites; que sa « langue soit prise et que Satan, armé d'un fer brû- « lant, lui arrache le cœur de la poitrine pour le jeter « dans les flammes éternelles.

« Que le monstre vert le poursuive tant qu'il y aura « devant lui de la terre pour courir et de la lumière « pour voir! Que les terribles esprits de la nuit, Hraco- « nit [1] et Sang-Rouge [2], viennent le torturer à leur « tour jusqu'à l'aurore. »

La vieille file avec plus de rage; son fuseau devient invisible en tournant. Elle s'agite, elle frémit, car soudain une grande étoile vient de tomber du ciel; une tache noire s'est posée sur le disque de la lune, et le feu du village voisin a diminué.

« O mon jeune bien-aimé, retire ta main de la « Hora [3] qui tournoie autour de ce grand feu; dé- « tourne surtout tes doux regards des yeux de ces « jeunes filles qui dansent avec toi, car elles ont de « grands yeux qui portent malheur.

[1] Hraconit, esprit infernal dans la croyance populaire.

[2] Sang-Rouge, esprit infernal dans la croyance populaire.

[3] Danse populaire de la Romanie qui rappelle exactement le chorus antique des Romains; les femmes et les hommes se prennent par les mains et forment de grandes rondes au centre desquelles se tiennent les musiciens, *lautari*. Il est d'usage que l'un des jeunes gens chante pendant les évolutions de la danse; ces chants portent également le nom de *horas*.

« Viens à moi, mon brave chéri, viens ; je te chan-
« terai de douces chansons pendant la nuit, je te soi-
« gnerai comme une fleur, je te défendrai par mes
« exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de
« la morsure des serpents.

« Hélas ! depuis ce jour d'été où, égaré dans le bois,
« tu chantais la Doïna d'amour, mon pauvre cœur,
« plein d'amertume, est en guerre avec mon âme.

« Oh ! viens livrer à mes caresses ta figure radieuse,
« ainsi que tes beaux yeux à mes baisers ; je jure en
« revenche de filer pour toi des habits de soie et une
« écharpe impériale.

« Le Vircolici ([1]) s'étend comme un nuage sur le
« disque de la lune... Accours, ô mon bien-aimé, avec
« la rapidité du vol de l'oiseau, car je sens ma vie
« s'achever comme la laine de ma quenouille. »

La vieille Kloantza gémit et pleure, elle a fini de filer, hélas ! et son bien-aimé n'est pas venu. Elle tord ses mains dans un accès de désespoir affreux, puis se lève, se tourne du côté de l'orient et dit à haute voix :

« Sors du chaos ténébreux, ô toi l'ennemi du ciel,
« toi qui changes l'année en siècle pour les âmes qui
« souffrent, esprit du mal, Satan !

« Toi qui, de ton aile, éteint les lampes funéraires
« des tombeaux où reposent les reliques des saints,
« quand tu fais trois fois le tour de la terre en un clin
« d'œil.

« Viens comme aux heures de désolation quand, la
« nuit, tu prends ton vol en blasphémant, viens accom-

([1]) Vircolicĭ, c'est l'éclipse. La superstition populaire prétend qu'un dragon, du nom de Vircolicĭ, dévore la lune.

« plir mon vœu au prix de mon âme, que je te cède « pour l'éternité. »

Elle dit, et tout à coup la vallée et la montagne retentissent d'un bruit étrange; les corbeaux croassent au sein des nuages, et sur la branche élevée d'un arbre reluisent soudain deux yeux ennemis.

« J'amènerai près de toi ton bien-aimé, dit à la « vieille Kloantza une voix effrayante, mais à condition « que tu me prennes sur tes épaules, et que tu fasses « trois fois le tour de l'étang à travers les fleurs et les « serpents de ses bords. »

La vieille Kloantza accepte sans plus songer au péché mortel qu'elle commet. Elle part en emportant Satan qui grince affreusement des dents, et qui blasphème tout le long de la route.

Elle saute, la vieille, elle court, elle vole, aiguillonnée par son ardent désir, pareille à un hibou qui s'élance vers un ruisseau pour se désaltérer... Elle court, et derrière elle le fuseau se dévide en roulant dans les herbes.

Elle fuit, la vieille échevelée, semblable à un tourbillon de poussière; elle court sur le rivage glissant, et dans le silence profond de la nuit, Satan hurle, hurle toujours.

Des milliers d'esprits infernaux sortent aux rayons de la lune, glissent à travers les roseaux de l'étang et poursuivent, en sifflant, la folle Kloantza, qui saute et prononce des exorcismes.

La forêt retentit d'un long éclat de rire jusque dans ses profondeurs; la vallée et la montagne y répondent par un autre éclat de rire plus effrayant encore, mais elle ne s'en émeut pas.

Elle n'entend plus, elle ne voit plus, tant elle court follement; on dirait, à la voir, un esprit de l'autre monde emporté par la terreur, tant elle se précipite ardemment vers le but éloigné, à la voix de l'espérance qui la pousse en avant.

Encore dix pas à faire, dix pas difficiles à franchir, puis elle pourra caresser son bien-aimé, le soigner comme une fleur, le préserver par ses exorcismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de la morsure des serpents.

Deux pas encore... Ah ! le coq éveillé chante tout à coup dans le bois, et Satan le maudit se lance avec sa victime dans les profondeurs de l'étang.

L'eau rebondit en flots écumeux et bouillonne après la chute des corps, puis, tournoyant en larges cercles liquides, elle oscille avec un bruit sourd entre le rivage et les roseaux.

Puis elle se calme par degrés, se balance lentement et réflète avec amour le disque pâli de la lune, dont la lumière argentée lutte avec les premiers rayons du jour...

Lorsque le voyageur attardé passe en sifflant pendant la nuit aux bords de cet étang, il entend par moments d'étranges chuchottements au sein des roseaux, puis une voix plaintive qui dit ces paroles :

« Viens à moi, mon brave chéri ; viens, je chanterai « pour toi la nuit de douces chansons, et je te soignerai « comme une fleur, et je te préserverai par mes exor- « cismes du mauvais œil, des destinées cruelles et de « la morsure des serpents. »

1842.

III

LE BRIGAND ET LA NONNE

Là-haut, sur la montagne, dans le jardin du couvent, certaine jolie nonne pleure et soupire chaque nuit après les bonheurs de ce monde :

« Depuis ma plus tendre enfance, dit-elle, je suis oubliée de tous les miens ; et mes parents m'ont abandonnée sans pitié dans un désert !

« Innocente ! je fus condamnée et punie dès le jour de ma naissance, hélas ! et je me sentis privée pour toujours des joies de ce monde !

« Passant ma vie dans une éternelle amertume, mes yeux pleurent, mon âme gémit sans cesse, et, pareille au fruit qui tombe de l'arbre, je sens ma vie s'éteindre dans sa fleur.

« Ah ! puissé-je voir à l'heure même le terme de ces jours de douleur ! Vienne la mort que j'attends comme une douce consolation !

— Qu'oses-tu souhaiter, ô ma sœur chérie ? dit tout à coup le brigand de la forêt. Comment ! toi, dont les

yeux ressemblent à la mûre de nos montagnes ; toi, charmante fleur de muguet...

« Toi, mourir, ô douce merveille de mon pays !.... Mais ne crains-tu pas le Seigneur Dieu ?... Allons, ma chère et jolie sœur, fais trois fois le signe de la croix, et adresse-lui une courte prière pour implorer son pardon.

« Maintenant, si tu veux que tes yeux étincellent comme un paradis plein de joies divines ; si tu veux que ton cœur s'anime et s'ouvre comme la fleur des champs ;

« Viens avec moi au sein de la verte forêt, viens entendre la doïna du regret quand mes braves compagnons descendent dans la vallée par les sentiers perdus ;

« Viens voir l'oiseau de proie s'élancer du haut des rochers sur le corbeau qui croasse au fond du précipice ;

« Viens voir surtout comment le Ciocoï se plie en deux quand il m'aperçoit, et comment il oublie son arrogance pour tomber humblement à mes genoux.

« J'ai deux coursiers, deux dragons rapides..... deux !..... Même le vent ne peut les dépasser ; j'ai douze compagnons d'armes, et quatre pistolets à ma ceinture.

« Je porte sur ma poitrine une petite croix qui contient du bois de la sainte croix et de saintes reliques ; et, dans ma poitrine, je porte un cœur brûlant comme tes lèvres brûlantes.

« Je possède une pierre précieuse qui reluit pendant la nuit, de même que tes yeux quand ils guettent le bonheur éloigné.

« Abandonne tout : cellule, calotte, chapelets, mantille, et, si tu désires être joyeuse comme un jour de bravoure,

« Suis l'homme brave qui t'appelle au sein des bonheurs de ce monde ; car, une fois sa compagne, tu ne courras plus risque de prendre jamais le voile. » .

. . . .

On ne sait si la nonne a suivi le brigand ; mais, depuis, on n'entend plus des soupirs et des sanglots dans le jardin du couvent, là-haut sur la montagne.

IV

KRAIU-NOU

OU LA NOUVELLE LUNE

A cette heure du soir, où l'oiseau vole à son nid en jetant un petit cri plaintif comme un soupir; à cette heure du crépuscule où il replie sa tête sous son aile et s'endort doucement parmi les feuilles;

Zamfira, triste et pensive, sortait de sa tente et fixait des regards humides de larmes sur la lune qui répandait sa blanche lumière sur le front de la jeune fille.

Depuis que la charmante enfant souriait dans le monde comme la fleur des champs, le soleil seul avait déposé des baisers sur son sein vierge et sur ses yeux brillants.

Ses cheveux, noirs comme une nuée d'orage, tombaient jusqu'à ses pieds le long de son beau corps, et souvent la jolie fille se cachait dans ses cheveux pour se mettre à l'abri du soleil.

Mais surtout quand elle portait sur sa tête une kofitza [1] pleine d'eau fraîche destinée à ses frères ; quand sa petite bouche devenait humide, et que la fleur placée sur son sein était voluptueusement soulevée par les mouvements onduleux de sa poitrine....

Oh ! alors tous les passants qui la rencontraient éprouvaient tout à coup une soif ardente ; ils lui demandaient un peu d'eau et en buvaient longtemps en regardant la jeune fille ; puis ils s'en allaient en soupirant sous l'influence d'un vague désir.

Elle chantait gaiement comme l'alouette qui s'élève joyeusement dans l'air pendant l'été, et à sa voix la campagne résonnait doucement : on aurait cru entendre le vol d'un esprit mystérieux.

Souvent les vieillards, assis en rond autour du feu sous la tente, se plaisaient à écouter ses chants ; souvent aussi ils consultaient les sorts pendant la nuit aux lueurs de la lune, et prédisaient de belles destinées à la jeune fille.

[1] Kofitza est une espèce de broc en bois.

Mais un soir, là-haut, sur la colline, une vieille sorcière consulta les quarante et un grains de maïs [1], et dit tout à coup en frémissant : « O ma fille, que Dieu te préserve du bel étranger à la voix caressante ! »

Dès lors Zamfira apercevait souvent une ombre glissante parmi les nuages, et toute la nuit elle restait pensive, le cœur dévoré de vagues désirs, l'âme pénétrée de doux frissons...

En ce moment elle était sortie de sa tente pour fixer ses regards humides de larmes sur la lune, et sa voix mélancolique chantait ainsi :

« O croissant lumineux, tu m'as trouvée toute en larmes ; tu m'as trouvée avec des pensées tristes et avec la figure assombrie.

« Mon cœur regrette, mais que regrette-t-il ! Je ne sais ce qu'il veut, je ne sais ce qu'il désire, mon pauvre cœur !

« Car il entend pendant la nuit des frémissements d'ailes, et puis de doux chuchottements qui lui parlent du haut des nuages.

« Puis, quand les rayons du jour viennent resplendir là-haut, mon pauvre cœur songe encore longtemps au rêve évanoui de la nuit.

« O croissant lumineux, sois le bien venu parmi nous ; mais, quand tu nous quitteras, ah ! ne va pas laisser après toi le regret amer qui dévore mon âme.

« Laisse-moi avec un collier de beaux ducats, et une écharpe blanche et des babouches rouges.

« Laisse-moi surtout bienheureuse, et fais que mon

[1] Les diseuses de bonne aventure se servent de quarante et un grains de maïs.

vœu s'accomplisse avant ton départ d'ici, ô croissant bien-aimé. »

Voilà qu'un bel étranger passant dans la sombre vallée entendit la voix de la jeune fille et vint s'arrêter en face d'elle.

Doux étaient les yeux, douce était la figure, douce aussi était la voix de cet étranger, car la nuit fut bientôt passée, et l'aurore trouva la belle enfant toute joyeuse.

Trois jours après elle portait à son cou un collier de superbes ducats ; elle avait sur les cheveux un voile blanc ; mais, hélas ! plus de fleurs roses sur ses joues.

Trois jours après, le croissant s'effaça du ciel, et, comme lui, le bel étranger disparut. La pauvre fille s'assit au bord du chemin, et le regretta beaucoup et pleura beaucoup après lui.

Trois jours après, là-bas, dans la vallée, il ne restait plus que son tombeau, et bien longtemps on entendait une voix plaintive passer dans le vent de la nuit et répéter avec douleur :

« Toi, qui vas gaiement sur la colline pour confier les secrets de ton âme au croissant de la lune, ô pauvre jeune fille, fuis à la tombée de la nuit, fuis le bel étranger à la voix caressante. »

V

LA JEUNE MAGHIARE

Que de larmes amères, que de larmes de regret répandent deux beaux yeux au delà de la frontière! Comme il palpite, comme il soupire, un pauvre cœur dévoré de tourments, non loin d'ici, dans le pays voisin!

Ils sont beaux ces yeux comme des yeux du paradis; ils sont doux comme le soleil de mai. Fier est aussi le cœur qui gémit, car il s'agite dans le noble sein d'une jeune Maghiare comme une bête fauve dans sa cage.

Frère! si tu avais les ailes de l'oiseau ou celles du vent pour parcourir le monde, tu ne trouverais nulle part, ni aux rayons brillants du soleil, ni dans la fraîcheur des ombres, une fleur aussi belle que la jeune Maghiare.

Son sein a la douce blancheur du lis, et cependant il exhale des soupirs douloureux; ses yeux noirs sont pleins d'une flamme ardente, et cependant, hélas! ils fondent en pleurs sur sa blonde figure comme des nuages de pluie.

Car un célèbre prince de la Romanie a traversé les montagnes, envahi la Hongrie et réduit à l'esclavage

bien des malheureux et plus de mille nobles Maghiars !

Le prince romain est parti pour retourner dans ses États; les esclaves, obligés de suivre leurs maîtres, ont quitté leur pays en pleurant, et la jeune Maghiare est restée seule, triste, les larmes aux yeux et le regret dans l'âme.

Voici trois jours qu'elle gémit constamment; trois jours qu'elle regarde fixement sur la route; mais elle n'aperçoit rien, hélas! et le bien-aimé qu'elle attend n'apparaît pas!

Où donc est ton amant? dans quels chemins s'est-il égaré? Où peut-il être, grand Dieu! qu'il tarde ainsi depuis trois jours à accourir auprès de toi, charmante fille?... Ah! qui pourra dire où il se trouve, qui le pourra?

Hélas! comme toi il verse des larmes amères, des larmes de regret, au delà de la frontière; comme toi, il soupire, le cœur dévoré de tourments et d'amour, non loin d'ici, dans le pays voisin.

Or, si tu veux le voir encore, il faut courir par delà les grandes montagnes, dans la terre du bison (¹), là où gémissent au sein de l'esclavage bien des malheureux et plus de mille nobles Maghiars!

Par delà les montagnes, par delà les forêts, par delà les fleuves profonds, dans cette contrée où les fleurs sont si brillantes, où les jeunes filles sont si belles, où les Doïnas sont si touchantes!

Il faut aller du côté du soleil levant, dans ce pays qui n'a jamais été soumis par les armes, là où les glaives sont implacables, où il croît des forêts de chênes sur les montagnes, là enfin où il naît des vaillants d'élite!...

(¹) La Moldavie; les armes de ce pays sont représentées par la tête d'un bison.

Voilà qu'aux premiers rayons de l'aurore la jeune et noble Maghiare est déjà partie, montée sur un cheval blanc que personne n'avait encore dompté; elle est partie couverte de vêtements d'hommes et armée d'un glaive.

Frère ! si tu avais les ailes de l'oiseau ou bien même les ailes du vent, tu ne pourrais l'atteindre dans sa course, car elle ne vole ni comme le vent ni comme l'oiseau léger, mais comme le *doru* [1] qui fait mourir.

Plaines, vallées, nuages du ciel, tout disparaît derrière elle; quiconque la voit, l'aperçoit à peine comme une étoile qui brille un instant pour s'effacer aussitôt dans l'immensité.

La voici qui pénètre au sein des forêts profondes, au sein des forêts sans limites, où l'on entend hurler des milliers de bêtes fauves; et l'intrépide jeune fille avance par un petit sentier perdu.

Les ombres de la nuit s'étendent; l'esprit de la terreur prend son vol à travers le monde; le vent souffle et gémit; la forêt hurle et frémit; le tonnerre gronde sourdement dans le ciel.

Mais la jeune fille avance toujours; elle anime sans cesse le blanc coursier qui respire à peine et qui laisse de vastes espaces derrière lui... car celui qui est tourmenté par le *doru* se rit du vent et du tonnerre.

Voilà que, dans une heure fatale, ils sont arrivés aux bords d'une eau courante: petit ruisseau sans nom qui coulait mystérieusement dans le monde, en déposant une écume argentée aux pieds des fleurs de ses rivages.

[1] Le mot *doru* n'a point d'équivalent dans la langue française; il exprime un sentiment puissant qui tient à la fois du désir, du regret, de l'espoir, de la douleur et de l'amour.

« Allons, mon intrépide, passe à l'autre bord ! » Ainsi la jeune fille parle à son coursier ; mais le coursier s'arrête, fixe les yeux à terre et renifle en frémissant.

« Allons, ami, je t'en conjure, au nom du Seigneur Dieu, allons retrouver mon bien-aimé, car il y a si longtemps que mon âme gémit de son absence !... Allons, mon brave coursier, sois sans peur ! »

Le cheval hennit tristement et se lance dans le ruisseau..... Hélas ! souvent l'eau est aussi cruelle qu'une bête fauve... La malheureuse Maghiare disparaît dans les flots et son cheval seul reparaît à l'autre bord.

Quand les rayons de l'aurore brillèrent à l'horizon, ils éclairèrent le corps de la jeune fille gisant parmi les fleurs du rivage blanchi par l'écume. Depuis lors, le ruisseau porte dans le monde le nom de la noble Maghiare (1).

VI

LES TROIS ARCHERS

OU L'AUTEL DU MONASTÈRE DE PUTNA

Le prince Étienne, ce grand héros qui a jeté la terreur parmi les païens, veut aujourd'hui élever un mo-

(1) Ce ruisseau des Carpathes s'appelle Maghiarnitza.

nument sacré en l'honneur de la chrétienté, et, suivi de ses vaillants Romains, il vient lui-même choisir sur les bords de la Putna, l'emplacement du saint autel.

Une foule immense l'accompagne et se répand sur les collines, comme les vapeurs qui s'étendent sur la surface des marais au coucher du soleil. De vaillants capitaines, couverts d'armures étincelantes, sont là sur leurs coursiers sauvages, et semblent attendre fièrement le signal des combats.

Le glorieux drapeau de la Moldavie flotte majestueusement dans les airs; la montagne retentit des sons prolongés du boutchoum [1], et la vallée résonne des chants des cornemuses.

Voilà que près d'une colline le prince Etienne s'est arrêté : tout se tait; le peuple reste immobile, les regards fixés sur lui.

Trois guerriers portant des arcs montent sur la colline; deux d'entre eux, pareils au sapin des montagnes, ont l'aspect fier et terrible du bison de notre pays; ils portent la glouga [2] sur l'épaule, le glaive à la ceinture, et sur leur front un vaste bonnet de peau de mouton se courbe et se mêle aux boucles noires de leur chevelure.

Souvent ces deux archers, de leurs flèches lancées jusqu'aux nuages, ont arrêté l'aigle dans son vol à travers les feux des éclairs.

Bien des bêtes fauves au fond des forêts, bien des

[1] Long tuyau en bois de cerisier dont les bergers de la Romanie tirent des sons mélodieux que l'on entend à de très-grandes distances. Anciennement le boutchoum servait à donner le signal des combats.

[2] Manteau en peau de mouton.

ennemis jeunes et hardis au sein des combats ont senti pénétrer dans leurs fronts et dans leurs cœurs les flèches mortelles de ces deux guerriers.

Car ce sont les dignes archers du prince Etienne-le-Grand, qui prépare son arc en ce moment pour joûter avec eux.

« Enfants, tendez vos arcs.... je veux aujourd'hui joûter moi-même avec vous. » Ainsi parle le prince Etienne; aussitôt les deux vaillants s'inclinent, tendent leurs arcs et tirent; leurs flèches volent, déchirent rapidement l'air qui siffle et s'enflamme; elles vont, elles vont comme la pensée et l'œil distingue à peine au loin, bien loin, la place où elles finissent par tomber.

Un immense hourra s'élève du sein de la foule et monte jusqu'au ciel; la montagne retentit de ce bruit et semble hurler dans ses profondeurs.

« Joie et santé à vous, mes enfants, » dit aux archers le prince Etienne; puis, la corde de son arc vibre, la flèche traverse l'espace comme un éclair (1), elle disparaît, dépasse le but des deux autres flèches, et va se briser contre le tronc d'un vieux platane.

« Là sera l'autel, » s'écrie le monarque glorieux, et, s'appuyant sur son arc de bataille, il incline son front devant le seigneur Dieu.

« Vive le prince Etienne! » crie de nouveau la foule saisie d'admiration, puis elle tombe à genoux sur l'herbe de la vallée, pendant que les hourras montent au ciel.

(1) « Sbirnie córda din arcu'ĭ. fulgerĕ sagéta'n vînt. »

Ce vers est intraduisible; à la lettre cela voudrait dire : « La corde de son arc vibre, et la flèche en partant jette des flammes comme la foudre. »

VII

ANDRÉ-POPA [1]

Qui passe dans la Vallée-Seca [2], armé d'un kangiar sans fourreau et la poitrine découverte? C'est André Popa le fameux.

Depuis sept années il se joue bravement de l'autorité du prince; depuis sept ans il pille sans relâche, le redoutable brigand André.

Jour et nuit à cheval, il prélève des contributions sur toutes les grandes routes, dans tout le pays, et les Albanais du prince fuient tant qu'ils peuvent devant lui.

Car il possède un fusil chargé de trois balles, et il possède encore un cheval, âgé de quatre ans, qui aime à mordre la chair des ennemis de son maître.

Et il possède encore sept frères, marqués au bras gauche du signe de la croix, lesquels ont sucé du lait mêlé de sang, et il n'a peur de rien au monde, le brave André Popa.

« Capitaine, mon frère, qu'aperçoit-on là-bas, du

(1) André le prêtre.
(2) Vallée aride.

côté du soleil ? — On aperçoit quatre chevaux. — N'as-tu pas entendu parler d'un certain Mihaïu ?

— Apprête tes armes, capitaine, car le beau Mihaïu est à ta poursuite ; le voici qui vient vers toi comme un dragon ; fais trois fois le signe de la croix pour implorer l'aide du Seigneur Dieu. »

A peine les a-t-il aperçus dans le lointain que le terrible André, s'adressant aux siens, dit :

« Allons, mes braves, chasser les nefers [1] ! après quoi la hora des belles femmes nous attend. »

Il dit, hurle, s'élance. Son cheval léger traverse rapidement, et la plaine, et le ruisseau, et le bois ; il vole suivi de ses brigands.

De son côté, le beau Mihaïu arrive à sa rencontre, fier et terrible comme une colonne de feu ; il accourt sur un cheval blanc, qui semble ne pas avoir assez d'espace devant lui, et qui jette des flammes par ses yeux.

Ils courent tous avec la rapidité du vol de l'hirondelle ; ils courent avec la rapidité de la foudre qui tombe, et ils vont, mes braves, ils vont emportés par leur colère de heyducs [2].

[1] Hommes armés, pour la plupart Albanais, au service des princes phanariotes, et qui étaient chargés de poursuivre les brigands ; espèce de maréchaussée.

[2] Fug cum fuge-o rîndurica
Fug ca fulgerul ce pica
Si ce duc voïniicĭ duc
Cu urgie de haĭduc.

Ces quatre vers perdent naturellement dans la traduction non-seulement le mouvement vigoureux qu'il y a dans l'original, mais aussi leur harmonie imitative.

Gœthe a dit avec raison :

Wer den Dichter will verstehen
Muss in Dichter Lande gehen.

Pour saisir tout ce qu'il y a de beau dans une poésie, il faut la

Front contre front, poitrail contre poitrail, ils se heurtent tous à la fois, et la vallée retentit du bruit de ce choc terrible ; la lutte commence ! ils sont tous engagés dans la mêlée, tous enivrés de l'odeur du sang.

Hourra ! frères ! Les chevaux hennissent ; l'air étincelle au-dessus de leurs têtes ; hourra ! Voici la mort qui apparaît déjà parmi eux ; voici le vautour qui s'est arrêté dans son vol.

Pendant toute la durée d'un long jour d'été les braves se frappent à mort de leurs armes aiguisées et de leurs poings amortis.

Le sang coule à flots sur la route, les voix s'éteignent dans les gosiers. Dix combattants sont tombés ; deux seuls restent encore debout : le beau Mihaïu et André Popa.

Mais André a perdu un de ses bras dans la mêlée ; il fuit, saisit son cheval près de la fontaine, saute dessus, suspend son corps à la selle et dit :

« Vole comme le vent, ô mon coursier rapide ! arrache-moi aux tourments cruels, je jure de te soigner comme un frère si tu parviens à me sauver. »

Le coursier léger s'élance... mais en vain ! car Mihaïu les a aperçus et s'écrie : « Attends un peu, brigand de prêtre ; je veux t'apprendre qui je suis... »

Il dit, tend son fusil et envoie une balle dans le front du brigand. Hourra ! du haut des nuages le vautour a poussé trois fois des cris de joie.

lire dans l'original ; pour comprendre ce que le Rouman attache d'idée de suavité dans le mot *Doïna;* pour sentir ce qui se passe dans l'âme du poëte en présence de cette belle nature qu'il a chantée, dans ses *Adieux à la Moldavie*, dans son *Retour au Pays*, il faut, comme le dit Gœthe, « aller dans le pays du poëte. »

VIII

GROZA LE BRIGAND

Pâle comme le cierge qui brûlait à sa tête, Groza le brigand gisait sur une vieille planche au seuil de la prison ; il dormait du sommeil éternel et personne au monde ne versait une larme sur sa mort.

La foule rassemblée autour de lui regardait son cadavre avec un sentiment de tristesse ; parfois des frissons de terreur semblaient parcourir cette foule ; d'aucuns faisaient le signe de la croix ; d'autres frappés de surprise, la main collée sur leurs joues, murmuraient :

« Est-ce bien là ce Groza si célèbre dans tout le
« pays, ce brigand si altéré de sang ? Est-ce bien lui,
« Groza, cette bête féroce qui, sans peur pour le noir
« péché, a détruit tant et de si belles existences ; lui
« qui a foulé aux pieds jusqu'à la religion ?... »

Voilà que du sein de cette foule sort un vieillard à longue barbe qui s'avance vers Groza ; il tire de sa bourse deux pièces de monnaie, et après avoir baisé la

main glaçée du brigand, après avoir fait un nouveau signe de croix, il laissa couler quelques larmes sur ses joues et parla ainsi à la foule :

« Braves gens! l'hiver dernier ma pauvre et chétive « maison devint la proie des flammes, ma femme et « mes enfants restés sans asile tremblaient de froid au « milieu des champs, je n'avais ni de quoi les nourrir, « ni de quoi les mettre à l'abri. Hélas! j'étais dans le « désespoir, je me sentais mourir.

« Je n'attendais plus rien de la miséricorde du ciel « et j'appelais la mort à mon secours, lorsque soudain « cet homme-ci (que Dieu veuille avoir son âme), ce « chrétien apparut au sommet de la colline sur un che- « val blanc comme l'hiver, et, s'arrêtant devant moi :

« Ne pleure pas, Roumain, me dit-il, sois sans inquié- « tude et ranime ton cœur. Tiens, voici de quoi ache- « ter du pain et des vêtements pour les tiens ; voici de « quoi t'acheter aussi une maison! A dater de ce jour, « braves gens! mes enfants ne cessent de bénir son « nom, car à dater de ce jour ils vivent à l'abri de la « misère. »

A ces mots, le vieillard déposa un nouveau baiser sur le front du brigand, et appuyé sur son bâton noueux il s'éloigna en soupirant, tandis que la foule pénétrée d'un sentiment de regret s'écria tumultueusement : « Que Dieu remette ses péchés au brigand Groza! »

IX

LA SOURCE ENCHANTÉE

Au fond de la vallée, étaient deux jeunes filles à blanchir de la laine ; elles lavaient, elles riaient et causaient ainsi près de la source :

« Quand le vent du soir soufflera à travers les champs de seigle, nous prononcerons trois fois l'exorcisme mystérieux ; puis nous regarderons au fond de la source.

« Et notre prière exaucée, nous verrons comme dans un miroir si nous aurons des destinées heureuses et des fiancés jeunes et beaux. »

Sitôt que le vent du soir soufla à travers les champs de seigle, les jeunes filles prononcèrent trois fois leur exorcisme et regardèrent au fond de la source.

Et tout à coup, sur la surface limpide de l'eau, elles aperçurent en souriant deux images flottant comme à travers un rêve matinal.

Ces deux images étaient blondes ; elles avaient de

grands yeux pleins de flamme, elles se mouvaient, se balançaient gracieusement, et souriaient aux jeunes filles.

Mais voici que tout à coup deux nouvelles images apparurent à la surface de l'eau, comme à travers un rêve matinal, deux images belles à voir.

Cependant ces nouvelles ombres n'étaient pas, ainsi que les premières, blanches comme la fleur des lis, et douces comme l'azur du ciel.

Elles étaient au contraire hâlées par le vent ; elles avaient des cheveux noirs, de larges sourcils et des yeux de vautour aux regards audacieux.

« Vois donc, ma sœur, quelle merveille, s'écrièrent follement les jeunes filles : voici les images de nos fiancés, ah ! qu'ils sont beaux à voir !

« Regarde ; ne dirait-on pas que ces ombres muettes désirent nous embrasser ? Regarde comme elles tendent leurs bras... Fuis, ma sœur, sauve-toi.... »

Mais elles n'avaient pas achevé que déjà, sur leurs fronts et sur leurs cheveux, je ne sais qui avait déposé de doux baisers...

Depuis ce jour, les deux jeunes filles ne vont plus blanchir de la laine à la source du vallon, car maintenant elles passent leur vie dans les forêts sur les grandes routes.

Maintenant elles savent comment on lance une balle à l'ennemi, et souvent elles ont vu comment se sauvent les Albanais devant les brigands.

Car depuis que sur leurs fronts et sur leurs cheveux elles ont reçu de doux baisers, les chères enfants ont suivi dans les forêts profondes,

Deux braves aux larges sourcils, à la figure hâlée par

le vent, et aux yeux de vautour qui lancent des regards audacieux.

X

LA CROIX ABANDONNÉE

OU LE STRIGOÏ (VAMPIRE)

Au fond de ce vaste précipice où le vent en fureur souffle éternellement, vois-tu une croix abandonnée qui est sans cesse agitée par la rafale ?

L'herbe ne croît pas tout autour, et jamais aucun oiseau n'arrête son vol pour se poser à son sommet, car on entend sous terre gémir en tout temps une voix lamentable, une voix effrayante !

Là-bas, pendant l'obscurité de la nuit, on voit des milliers de feux follets luire et voltiger mystérieusement, et tout à coup, à leurs pâles lueurs, apparaît un fantôme qui blasphème.

Voyageur infortuné, fuis loin de ce sentier maudit si ton cheval est de race, car sous la croix de cette tombe où la paix ne descend jamais, gît un vampire solitaire !

Jadis, par une nuit obscure, de doux chuchottements d'amour flottaient mystérieusement dans l'air ; deux ombres tendrement embrassées erraient dans la vallée et parlaient d'amour éternel.

Tandis que sur le sommet d'une colline lointaine on voyait à peine se mouvoir, aux pâles reflets des étoiles, un blanc coursier enfanté par le vent, sa crinière était tout hérissée, et ses sabots légers marquaient des traces sur le sol.

« Ne pars pas, non, mon ami, disait la tendre jeune fille d'une voix émue et les yeux pleins de larmes. Oh ! je t'en conjure au nom de la sainte croix, reste auprès de moi, mon bien-aimé ; ne t'éloignes pas !... » Mais le jeune homme ne répondit pas....

Il prit sa maîtresse dans ses bras, la pressa ardemment sur son cœur, lui donna un doux baiser, puis s'éloignant rapidement et s'élançant avec joie sur son coursier de guerre..... il disparut dans l'obscurité.

Qui ose courir ainsi au sein de la nuit comme un esprit de tempête ? qui fuit ainsi, à la douzième heure nocturne ? C'est un cheval blanc avec son maître.

Le vent souffle et gémit, le cheval s'élance bravement et dépasse le vent dans sa course..... Mais voici, voici qu'à travers les vapeurs de la plaine apparaissent tout à coup des milliers de feux follets.

Ces lueurs trompeuses volent et s'éloignent ; le cheval vole également et les poursuit ; mais à chaque pas, il approche rapidement du précipice..... Arrête, arrête !.... Du haut des rochers ils tombent ensemble, cheval et cavalier, dans le gouffre immense !....

Et depuis, on entend au fond de ce gouffre des gémissements et des blasphèmes impies que le vent de la

nuit emporte; et depuis il apparaît souvent un fantôme horrible qui sort du tombeau.

XI

L'HEURE FATALE

Par le versant de la montagne passe une belle armée. une armée de Romains. Ce sont des braves d'élite qui vont combattre des hordes de païens,

Tandis que du sommet d'une verte colline qui se perd parmi les grandes montagnes, deux jeunes filles, deux sœurs, blanches fleurs de muguet, les suivent de leurs regards et de leurs regrets.

« Vois-tu, ma sœur, l'armée descendre là-bas sur le versant ? les vois-tu, nos braves montagnards, pénétrer là-bas dans la forêt de chênes, et disparaître les uns après les autres?

« Hélas ! on ne les aperçoit plus ! qui pourra croire à mes terreurs... car cette armée est commandée par mon vieux père et par mon jeune amant.

« Ils s'en vont dans la vallée, où le pays gémit amèrement, et se débat sous le glaive du Tatare féroce.

« Ils descendent aux pieds des montagnes, armés de

leurs glaives nus , et crois-moi , petite sœur, il y aura bien du sang de versé dans les hordes ennemies.

« Car notre vieux père est impitoyable pour les païens, quand il se précipite dans la mêlée ; notre père est un Romain fort et vaillant comme le prince Étienne-le-Grand, et il a du bonheur au sein des combats.

« Je ne redoute rien pour lui, mais, hélas ! je frémis en pensant à mon ami Lissandre, qui est si jeune encore et que j'aime tant !

« Mon doux ami n'a chassé jusqu'à ce jour que des oiseaux de proie et des cerfs aux grandes cornes ; c'est la première fois de sa vie qu'il va faire la chasse aux Tatares.

« Et j'ai bien peur, et mon cœur se brise quand je pense à lui, car il aime beaucoup les dangers ; il aime beaucoup à faire des actions valeureuses , mon jeune bien-aimé !

— Tais-toi, ma chère enfant, ne pleure pas d'avance sur le sort de ton amant, car te préserve le Seigneur Dieu de parler ainsi dans une heure fatale !

« Allons plutôt au monastère pour avertir le saint ermite de brûler de l'encens et de prier Dieu, afin qu'il ne reste plus de trace de Tatare sur la terre. » .

. . . .

L'armée victorieuse a fait disparaître l'ennemi féroce ; il n'en reste plus de trace sous le soleil ; et maintenant voici nos braves Romains qui retournent aux montagnes, conduits par leur vieux capitaine.

Mais, hélas ! la malheureuse jeune fille cherche en vain son amant parmi les guerriers ; il avait succombé dans la mêlée après avoir fait des actes d'héroïsme !...

Les vieillards de mon pays assurent qu'il y a dans

la vie des heures favorables et des heures fatales. Malheur à ceux, malheur à celles qui prononcent des vœux dans une heure fatale !

XII

LA STRUNGA

Dans la forêt de Strunga, il est des brigands aux longs fusils, qui se jettent furieux sur la bourse des voyageurs.

Brigands terribles, enfants de mères folles, qui tirent sur la lune elle-même, et qui savent si bien faire chanter la feuille des arbres pendant la nuit [1].

Pauvre passant chrétien ! écarte-toi de cette route fatale, si tu veux terminer ton voyage sans malheur et sauver le reste de tes jours.

Là, dans un fourré que le soleil n'éclaire jamais, les

[1] Les habitants de la Romanie ont un talent admirable pour faire chanter les feuilles de certains arbres ; ils les placent entre leurs lèvres et leur impriment des vibrations qui produisent des mélodies tout à fait étranges

mécréants te guettent pour te dépouiller et t'arracher la vie !

Vois-tu cette faible lueur dans la clairière voisine où l'on entend la chouette gémir lugubrement ?

Là se tiennent huit hommes intrépides, aux larges épaules, aux manches retroussées et aux carabines chargées.

Trois d'entre eux embrassent une sainte croix ; trois autres se livrent aux plaisirs de la lutte ; l'un boit, et le dernier chante ainsi :

« Ohé ! Ciokoï, chargé de richesses, que ne passes-tu dans ces lieux pour tes péchés..... je te logerais si volontiers deux balles entre les épaules !

« Ohé ! la jolie fille ! que ne diriges-tu tes pas vers ce fourré mystérieux..... j'ajouterais de si bon cœur un nouvel éclat à ta beauté !

« Car mon fusil est greffé d'une bonne dose de poudre, ma massue est tout hérissée de pointes aiguisées, et mon cœur est mordu par le désir.

« Ohé ! toi, le massacreur de vieilles femmes, qui es de garde en ce moment, que ne siffles-tu plus tôt pour nous donner le signal du combat ?

« Mon brave fusil prend de la rouille ; les pointes de ma massue s'émoussent, et mon coursier bai piaffe et hennit d'impatience.

« Dans la forêt de Strunga, à quoi servent les longs fusils si l'on manque de voyageurs à la bourse bien garnie ! »

XIII

FET-LOGOFET[1]

— O Fet-Logofet, aux boucles ondoyantes, aux cheveux dorés, arrête ici pour te reposer, car le dragon noir te guette là-haut sur la montagne.

— O charmante jeune fille, aux longues tresses, à la riche ceinture! je ne crains pas le dragon noir, car mon bras est fort et lourde ma massue.

— Hardi jeune homme, à la figure si douce et aux yeux de flammes! le dragon est énorme, il est sans pitié aussi.... Ah! reste ici, de grâce.

— Bel ange des étoiles, aux yeux noirs comme le fruit de l'aubépine, au front blanc comme le lis! tous les dragons de la terre tremblent et s'humilient à mon nom.

— Héros jeune et célèbre, au casque rayonnant! le dragon enjambe les plus hautes montagnes, et, quand

(1) Personnage fantastique des contes populaires.

il ouvre ses mâchoires, de l'une il touche le ciel, et de l'autre la terre.

— Oiseau des montagnes à la couronne de fleurs ! lorsque mon coursier s'élance, il saute par dessus les mers et vole parmi les nuages.

— O Fet-Logofet, aux boucles luisantes, à la voix divine ! ne t'éloignes pas d'ici, ne t'éloignes pas, mon brave chéri, car moi je t'aime à en mourir.

— O charmante jeune fille, aux longues tresses d'ébène, au sein vierge ! pour ton amour, je veux acquérir de la gloire ou mourir !

XIV

LA HORA

Voici la hora qui commence au pied du grand chêne ; voici la hora qui tournoie ; viens, ma bien-aimée, près de moi, afin que je puisse te serrer la main, Marie Marioutza, comme hier au soir, à la fontaine.

Allons, fais bien résonner ta kobsa [1], noir esprit

[1] Espèce de mandoline à huit cordes.

de terreur, fantôme de l'enfer [1], si tu ne veux que je change tes épaules en kobsa, et que tes cheveux se hérissent sous mes doigts. Allons, toi, le Fer-Rouge, toi le Long-Jubé [2], appuie ferme avec l'archet, car je possède à ton intention une grosse massue là-bas contre la haie, et beaucoup de pièces de monnaie dans la bourse pendue à ma ceinture.

En avant, ferme, ainsi toujours jusqu'au soir, car ma bien-aimée, Marie Marioutza, est belle comme un beau jour de printemps ; ferme, mes amis, dansez bravement, toujours ainsi : ne me faites pas rougir pour vous, car la jolie petite bouche qui me sourit avec amour m'a mis le diable au corps.

J'ai orné mon chapeau de fleurs, je l'ai orné de fleurs et de perles, afin que ma bien-aimée me regarde avec orgueil ; ma chemise est brodée d'or et de soie ; mon fusil est là sur mon épaule, ma mie est ici près de moi, nargue des soucis et des craintes !

Je ne redoute plus rien au monde, ni le vornik [3], ni le Diable, ni même Satan, le père des esprits infernaux.. . . . .

. . . . . Amis, faites comme moi, dansons ferme. Frappons ensemble le sol en cadence ; faisons-le retentir jusque dans ses profondeurs pour étonner le monde entier, et jusqu'à Dieu, le saint Seigneur.

Je suis las des lourdes contributions, et de la charrue, et de la pelle, et des Ciokoï, et des corvées sans nom-

(1) Sobriquets donnés par le peuple aux Tzigani; en général, les musiciens *lautari* sont Tzigains.

(2) Les *lautari* portent le fez grec sur la tête et sont couverts d'une longue robe appelée *jubé*.

(3) Paysan élu par le village pour prélever les contributions.

bre. Aujourd'hui, c'est grand'fête ; les balançoires tournent, chargées de jeunes filles ; ah ! que ma sandale grise se déchire sous mes pieds, et puissé-je mourir en dansant avec toi, Marie Marioutza ?

XV

LE SYLPHE

(SBURATORUL)

« Ma petite sœur bien-aimée, ne connais-tu pas cette chanson du pays qui dit qu'à l'heure où les rayons du jour se retirent à travers les feuilles, le sylphe se jette à la poursuite des jeunes filles qui viennent cueillir des fraises dans le bois et qui portent comme toi des fleurs sur leur sein ?

« Ce charmant lutin de sa main invisible leur vole les fraises, puis il les embrasse et les mord légèrement sur le front et sur la bouche. Ma sœur, ta lèvre est mordue ; ma sœur, où sont les fraises que tu as cueillies ! Dis, n'aurais-tu point rencontré le sylphe au fond du bois sombre ?

— Ma petite sœur bien-aimée, la chanson du pays ajoute que le sylphe aime également à lutiner dans l'ombre épaisse les jeunes filles innocentes et blanches qui viennent cueillir des violettes dans le bois, et qui portent sur la gorge, ainsi que toi, de beaux colliers de perles.

« Ce charmant lutin leur brise les colliers dans son badinage caressant, et à la place de chaque perle il dépose un doux baiser. Ma sœur, ton collier est brisé; ma sœur, où sont tes perles? Dis, n'aurais-tu point rencontré le sylphe au sein du bois sombre? »

Ainsi les deux jeunes et jolies filles se taquinaient en courant gaiement sur le même sentier, tandis qu'à la lisière du bois, deux jeunes gens aux cheveux noirs attachaient fièrement, l'un un bouquet de fleurs à son chapeau, l'autre un collier de perles à sa ceinture.

XVI

LE TATARE

CHANSON DU XVe SIÈCLE

Pauvre Tatare, retiens ton cheval;
Pauvre Tatare, serre-lui la bride;

Pauvre Tatare, quitte le rivage,
Ne cherche pas à passer le Dniester.
Car, par le signe sacré de la croix,
De vous deux, en deçà de la frontière,
On ne retrouvera pas même la trace...
Pauvre Tatare, pauvre Tatare!

Pauvre Tatare, laisse-nous en paix;
Pauvre Tatare, arrête, ne passe pas;
Pauvre Tatare, ne me force pas
De te briser la tête en dix morceaux;
Car, du haut de cette colline,
Si je lançais ma grande massue,
Vrai Dieu! je pleurerais de pitié sur ton sort,
Pauvre Tatare, pauvre Tatare!

Pauvre Tatare, où est ton glaive?
Pauvre Tatare, où donc ton cheval?
Pauvre Tatare, où donc ton orgueil?
Ne t'ai-je pas dit de rester sur ton rivage?
Hé! ne savais-tu pas, mon voisin,
Ce qu'est le Roumain en colère?...
Les corbeaux te dévorent maintenant,
Pauvre Tatare, pauvre Tatare!

XVII

CINEL-CINEL

Le berger dit à la jeune fille assise près de lui : *Cinel-Cinel!*

« Deux étoiles aux doux rayons ont abandonné le ciel plein de lumières divines et sont venues s'attacher à ton front.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas de suite, l'innocente enfant, et elle fut doucement embrassée sur les *yeux*.

Le berger dit encore à la tendre jeune fille assise près de lui : *Cinel!*

« Quand elle est fermée, on voit une belle fleur rose; et sitôt qu'elle s'ouvre, on aperçoit des fleurs de muguet. Cette merveille a pris naissance sur ta figure.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je t'embrasse. »

Elle ne devina pas de suite, la joyeuse enfant, et elle fut doucement embrassée sur la *bouche*.

Le berger dit de nouveau à la belle jeune fille assise près de lui : *Cinel!*

« Blanches et rondes, deux petites ailes s'élancent continuellement comme pour s'envoler au ciel, mais toi tu les retiens captives à la place où elles ont poussé.... Devine, ma toute chérie, ou, sinon, je les embrasse. »

Elle ne devina pas tout de suite, la rose enfant, et elle fut doucement embrassée sur les *seins*.

XVIII

LA JOLIE FILLE DES MONTAGNES

Montagnarde, jeune et belle, que ne passes-tu le ruisseau pour que je puisse te presser tendrement sur mon cœur.... Vrai Dieu ! je te ferais quitter pour toujours la maison de ton père et oublier tout, jusqu'au Seigneur Dieu lui-même.

N'es-tu point lasse de toujours filer devant ta porte ! jette ta quenouille dans les hautes herbes et saute légèrement par dessus le ruisseau, afin que nous allions cueillir ensemble, toi des fraises dans la prairie, et moi des fleurs sur ton beau sein.

Ici tout près, dans le bois couvert de feuilles vertes, il est une herbe abondante et fleurie qui lutine un petit

ruisseau ; viens t'asseoir avec moi sur l'herbe, ô jeune et belle montagnarde ; viens, je chanterai pour toi une doïna, doïnitza, qui te feront verser de douces larmes d'amour.

XIX

LE DORU

Ah ! le doru s'est emparé de moi, cher ange aux doux regards ; le doru me fait verser des larmes amères pendant que je tiens mes yeux fixés sur ta route.

Jour et nuit mon cœur souffrant te cherche, et ma voix t'appelle sans cesse nuit et jour.

Cher trésor, douce bien-aimée, où est ton visage adoré? où est ta voix pénétrante? où donc es-tu, amie, où donc es-tu?

Ah! si le ciel m'aimait un peu, il me rendrait ton sourire ; si le ciel avait pitié de mes souffrances, il me rendrait tes doux baisers.

Mais, hélas ! le temps passe ; les journées, les siècles s'écoulent sans que mes yeux revoient la lumière, sans que ma douleur se calme.

Le doru brûle la fleur de la jeunesse comme un soleil ardent ; le doru dessèche et flétrit le cœur qui en est atteint.

XX

DOINA D'AMOUR

La forêt soupire, la forêt gémit pour un jeune petit chevreuil. Hélas ! mon pauvre cœur gémit et soupire comme elle, pour une blonde jeune fille.

La feuille croît, la feuille tombe, et plus de chevreuil pour la ronger de ses dents ! Hélas ! que vais-je devenir ! le doru s'est emparé de mon cœur et le fait gémir sans cesse.

O mon cœur ! sois résigné, comme la terre sous les pieds des hommes, jusqu'à ce que la blonde jeune fille et le petit chevreuil reviennent à la forêt.

XXI

LA FÉE DES MONTAGNES

LÉGENDE ROUMANE

A MADAME LA PRINCESSE M* G*****

I

Au beau pays de Moldavie, la vie est douce et joyeuse ; aux doux rayons du soleil de la Moldavie, les fleurs s'entrelacent amoureusement. Là, bien des oiseaux aux chants mélodieux ravissent l'esprit de celui qui les écoute ; bien des jeunes filles et des jeunes femmes ravissent le cœur de celui qui les regarde.

Mais dusses-tu parcourir le monde, ô mon frère ! pendant le cours de neuf années éclairées constamment par le soleil ; dusses-tu aller dans la montagne parmi

les montagnards et descendre dans la vallée parmi les habitants de la plaine ; dusses-tu traverser neuf grands pays et franchir neuf océans immenses, tu ne trouverais pas de fleur, pas d'oiseau, pas de jeune femme charmante, pas d'adorable jeune fille qui puisse se comparer à Mariora Floriora, la fée des montagnes.

Elle était blanche comme la fleur argentée du muguet, douce comme le printemps, svelte et gracieuse comme le petit du chevreuil. Sa taille flexible passerait dans une bague. Elle n'était ni grande ni petite, mais elle possédait des trésors de beauté, des promesses de voluptueux bonheur, et semblait moulée exprès pour les étreintes passionnées de l'amour.

Ses yeux répandaient la joie dans le monde ; sa chevelure dorée et fine comme de la soie attiraient irrésistiblement les regards et brillaient sur son front en molles ondulations pareilles aux ondulations des épis dorés quand le vent souffle dans les guérets.

Et puis, ô mon frère ! elle portait une fleur rose sur les lèvres, et sa bouche était un écrin de blanches perles, et sa figure un bouquet de mille charmes attrayants. Elle possédait en outre deux beaux lis couronnés chacun d'une fraise vermeille, si blancs tous deux, si divins qu'on aurait donné volontiers sa vie pour les caresser une seule fois.

Lorsque la jeune fée se montrait dans la plaine, les fleurs s'animaient gaîment, se balançaient avec amour devant elle en exhalant les parfums cachés dans leurs calices et lui parlaient ainsi :

« Sois la bienvenue, chère petite sœur, Mariora Floriora. Dis-nous ce que tu veux ; confie-nous tes désirs. Veux-tu des parfums de *Sulcina*, qui ont le don de

calmer les passions ardentes? Désires-tu des parfums de basilic dont le pouvoir mystérieux attire les amants? Veux-tu des parfums de muguet qui font rêver d'amour?

« Cueilles-nous, ô sœur chérie! pour nous enlacer dans tes cheveux et pour nous cacher dans ton sein. Nous serions si heureuses de caresser tes boucles soyeuses, et de terminer notre destinée sur ton beau sein! »

Mariora se rendait à leurs vœux; elle se plaçait sur l'herbe à côté d'elles, les caressait doucement, leur donnait de doux baisers, puis les mêlait à ses cheveux et s'en parait si gracieusement que les passants, émus à son aspect, s'arrêtaient en disant : « Voici la fée, la sœur chérie des fleurs! »

Lorsqu'elle allait visiter les montagnes, les vieux *Carpathes* rajeunissaient tout à coup; ils se couvraient de mousse verte, ils épuraient le cristal de leurs sources, ils éveillaient les oiseaux de leurs forêts et disaient à la jeune fée :

« Salut à toi, belle Mariora Floriora! Dis-nous ce que tu veux; confie-nous tes désirs. Veux-tu de l'eau pure et cristalline pour rafraîchir ta figure gracieuse? Désires-tu jouer avec les petits des chevreuils, ou bien entendre le chant des oiseaux harmonieux? Veux-tu goûter le miel de nos abeilles et connaître le charme de nos doïnas d'amour? »

La fée se rendait à leurs vœux. Elle s'asseyait aux bords des ruisseaux murmurants; elle plongeait sa figure gracieuse dans le frais cristal de l'onde; elle goûtait le miel parfumé des abeilles; elle jouait avec les petits des chevreuils, et son cœur était ravi par les chants des oiseaux qui voltigeaient sur la cime des

arbres, et par la douce mélodie des doïnas qui résonnaient au fond des forêts.

Partout où elle apparaissait, les douces paroles allaient à sa rencontre, et elle traversait la vie comme une abeille dans un parterre de fleurs. Parfois, cependant, elle s'arrêtait pensive, le cœur ému, car il lui semblait entendre une voix mystérieuse qui lui disait :

« Oh! chère Mariora Floriora! que tu es belle et gracieuse! Que ton cœur est joyeux! Tu as ensorcelé bien des esprits, tu as troublé bien des cœurs! Mais as-tu pensé déjà, ou n'as-tu point pensé qu'il est temps d'aimer à ton tour, car le Seigneur Dieu t'a donné deux beaux yeux pour éclairer le monde, un sein voluptueux pour être caressé, et des lèvres charmantes pour être baisées?

« Sais-tu, en outre, ou bien ne sais-tu point que tu dois mourir et puis ressusciter dans un autre monde, et que tu auras à rendre compte là-haut des trésors que Dieu t'a mis dans le cœur? Toutes les fleurs de la terre prennent le chemin de la tombe pour retourner au ciel; mais la fleur du lac se tient aux portes du paradis, et demande à ses sœurs ce qu'elles ont fait de leurs parfums ici-bas.

II

Voilà que, par une matinée de soleil, Mariora fit la rencontre d'un étranger monté sur un coursier sauvage des montagnes, lequel était marqué au front d'une étoile d'argent. Sitôt qu'elle l'aperçut, la jeune fée s'arrêta malgré elle en baissant les yeux devant lui;

son cœur battait bien fort et ses joues se coloraient de deux roses vermeilles.

L'étranger s'arrêta également de son côté ; son cœur battait aussi avec violence, tandis que le coursier hennissait fièrement, et de sa voix réveillait l'écho de la vallée.

« Salut à toi, ma belle enfant.

— A toi salut, mon beau cavalier.

— Charmante enfant, ma bien-aimée, dis-moi la vérité : es-tu la fille d'un empereur ou quelque beau rêve que j'ai rêvé ? Car, depuis que je suis dans ma force de jeune homme, j'ai parcouru bien des contrées, j'ai franchi bien des frontières, j'ai caressé bien des jeunes filles, mais je n'ai pas encore rencontré de par le monde une taille et des traits aussi gracieux que les tiens.

— Beau cavalier, si tu veux savoir qui je suis, demande-le aux fleurs, à mes sœurs chéries.

— Es-tu la fille des montagnes ou des plaines ? Es-tu de race humaine, ou bien dois-tu le jour à quelque zméou fantastique ?

— Beau cavalier, si tu veux savoir qui je suis, demande-le aux vieilles montagnes des Carpathes, aux ruisseaux limpides, aux oiseaux harmonieux et aux petits des chevreuils.

— Oh ! ravissante fleur de beauté ! tu es, sans nul doute, la fée des montagnes, la sœur chérie des fleurs, la douce compagne de l'aurore ; tu es la fiancée de mon âme, celle que ma bonne étoile a promise à mon cœur. »

Floriora se troublait à ces mots, et cependant son cœur s'épanouissait de bonheur. Le cavalier, de son côté, la regardait avec des yeux ardents, et sa poitrine

s'agitait violemment, tandis que le coursier hennissait en bondissant dans la plaine.

Voilà que tout à coup une jeune fille apparut auprès d'eux; elle portait un joyeux sourire sur les lèvres, une belle chemise brodée sur les épaules et des papillons dorés dans les cheveux.

Cette charmante enfant des montagnes sortait d'un verger voisin où elle avait cueilli, pour les placer près de son sein blanc comme la neige, de petits bouquets de fleurs et de petites branches de cerisier couvertes de leurs fruits vermeils. Ses pieds effleuraient à peine l'herbe de la plaine, et sa voix joyeuse chantait ainsi :

« Je porte sur mon sein un jardin de fleurs ravissantes dont le parfum enivre et inspire l'amour.

« Dans ce jardin on trouve des fraises et des cerises vermeilles, mais on ne peut les cueillir qu'en me donnant sa vie en échange.

« Bel étranger, ne veux-tu point goûter de ces fruits délicieux pour rafraîchir ton cœur ?

« Regarde et dis s'il existe sous le soleil des fruits aussi beaux, aussi doux que ceux que je porte sur mon sein. »

Tout en chantant, la jeune fille s'arrêta; sa main écarte innocemment les plis de sa chemise sur la poitrine, et découvre les contours gracieux de sa gorge à travers les bouquets de fleurs et les petites branches de cerisier qu'elle y avait cachés.

L'étranger en fut ébloui; il tendit rapidement la main pour toucher aux fruits, mais la fée arrêta dans l'air cette main téméraire, et dit d'une voix émue :

« Oh! ne cueilles par ces fruits offerts par la jeune fille, car moi je possède un jardin beaucoup plus beau

et beaucoup plus riche; il est à toi, je te le donne pour toujours; à toi les fruits de mon jardin, à toi, la fleur de mon âme. »

L'étranger, transporté de joie à ces mots, prit la fée dans ses bras, la pressa tendrement sur son cœur, et lui répondit avec amour :

« Ah! dès ce moment je mets un terme à mes courses à travers le monde, et j'attache mon cheval à ta porte pour me fixer auprès de toi et te consacrer toute ma vie. »

Floriora l'écoutait avec ivresse; sa poitrine se soulevait d'émotion, son front se couvrait d'une auréole lumineuse et ses yeux nageaient dans des larmes de bonheur, pendant que le coursier hennissait doucement et livrait sa crinière aux caresses de la charmante fée des montagnes.

III

Les ombres de la nuit s'étendaient sur le monde et l'enveloppaient de mystère, lorsque apparut soudain au sommet de la montagne un point lumineux qui grandit lentement et prit la forme du soleil nocturne; c'était la lune elle-même, douce et radieuse comme le front d'une heureuse fiancée.

Elle s'arrêta un instant à l'horizon pour regarder au fond de la plaine silencieuse deux ombres qui s'embrassaient avec amour et qui oubliaient le monde au sein de leur enivrement. La lune prit un plus doux éclat à cette vue et fit signe aux étoiles de la suivre; soudain les astres lumineux se montrèrent au sommet

de la montagne et fixèrent leurs regards sur les deux ombres bienheureuses.

Mais à l'heure de minuit, ces ombres disparurent comme par enchantement; alors la lune, poursuivant sa course dans le ciel, déclina lentement derrière les cimes des Carpathes, pendant que les étoiles, brillant d'un plus vif éclat, se parlaient ainsi :

« Fleurs errantes et lumineuses, avez-vous vu de vos yeux, là-bas sur la terre silencieuse, avez-vous vu la fée des montagnes aux bras de son amant? Elle avait si bien oublié le monde dans l'extase de son amour, qu'elle ne nous a pas même aperçues.

« Où donc se sont cachés nos deux amants? Voulez-vous, mes sœurs, que nous allions les découvrir? Montons un peu plus haut dans le ciel, du côté de l'occident, et passons devant la petite fenêtre de cette chaumière perdue là-bas dans la plaine. »

Les étoiles prirent gaiement leur volée dans le ciel, se dirigèrent vers l'occident, s'arrêtèrent en face de la petite fenêtre, et leurs regards pénétrèrent dans l'intérieur de la chaumière. Ce qu'elles y virent, nul ne le sait; mais tout à coup elles brillèrent d'un éclat ardent, puis elles s'éloignèrent dans l'espace en entrelaçant amoureusement leurs rayons.

Aux premiers rayons de l'aurore, lorsque les oiseaux commencent à chanter, la fée s'éveilla comme d'un rêve aux bras de son amant qui la pressait tendrement sur son cœur et lui donnait de doux baisers, tantôt sur ses joues roses, tantôt sur ses lèvres vermeilles, tantôt sur les ondulations de ses cheveux dorés, tantôt sur les divins contours de son beau sein.

Heureux amant! il nageait dans une voluptueuse

extase en admirant sa ravissante maîtresse, et lui disait : « Oh ! ma bien-aimée Floriora, ma blanche colombe, que tu es belle dans l'enivrement de l'amour ! Oh ! reste encore là, près de moi, afin que j'admire toujours et que je caresse ta chevelure soyeuse et que je te donne toute mon âme dans mon dernier baiser. »

La fée l'écoutait avec des larmes dans les yeux, puis elle riait comme un enfant, s'éloignait, se rapprochait de son amant comme un papillon voltigeant autour d'une fleur; tantôt elle cachait sa gracieuse figure dans ses cheveux, tantôt elle la montrait souriante à travers ses boucles dorées, tantôt elle chantait gaiement comme un oiseau.

Tout à coup cependant elle s'arrêta, fit un signe mystérieux dans l'air, et soudain apparut une table richement ornée et couverte d'un voile brodé d'or. A sa vue les deux amants se réjouirent follement; ils y prirent deux verres et portèrent un toast à leur bonheur en disant :

« A nous l'amour et la vie ! jouissons de la jeunesse, de la beauté et des trésors que Dieu a mis dans nos cœurs. »

IV

Le lendemain Floriora se couvrit de ses plus beaux ornements et sortit de la chaumière à la lumière du soleil; elle fit un nouveau signe mystérieux dans les airs et soudain s'avança vers elle un char léger et mignon comme le nid d'une fée. Les deux amants y montèrent, et Floriora s'adressant au coursier, lui dit : « Mon beau coursier à la robe frisée, lève ta crinière au vent et ton

ombre à la terre, et vole à la surface de la plaine avec la vitesse du vol de la pensée ! »

Le coursier hennit et s'élança avec une telle rapidité que son ombre elle-même ne pouvait le suivre ; il traversa les vastes champs tout le long des Carpathes. Mais quand les montagnes la virent assise à côté d'un étranger, elles desséchèrent les feuilles de leurs forêts, elles troublèrent le cristal de leurs sources, elles étouffèrent la voix de leurs oiseaux.

Et lorsque les fleurs aperçurent leur jeune reine à côté de l'étranger, elles penchèrent tristement leurs fronts vers la terre, se couvrirent de larmes, tremblèrent sur leurs tiges comme à l'approche d'un orage et dépérirent toutes en un clin d'œil. Cependant Floriora ne regardait plus ni les montagnes ni les fleurs, car elle n'avait des yeux, elle n'avait du cœur que pour son amant.

Le coursier fuyant rapidement s'arrêta au bord d'un clair ruisseau, et Floriora, sautant légèrement de son char, se plongea dans les ondes ; la source limpide en frémit de joie et enveloppa le corps de la fée d'un voile transparent. Les flots murmuraient gaiement autour d'elle, glissaient sur ses épaules, la berçaient comme une fleur, et attachaient des guirlandes de diamants liquides à ses cheveux, des colliers de perles à sa gorge.

Enfin elle sortit radieuse du sein des flots et parut aux rayons du soleil dans toute sa divine beauté. L'astre du jour s'arrêta dans le ciel en la voyant, couronna son front d'une auréole de rayons dorés et ses lèvres ardentes absorbèrent les gouttes brillantes qui couvraient le corps de Floriora ; cette rosée parfumée monta en

léger nuage vers le ciel pendant que la voix du soleil descendait sur la terre pour dire à la fée :

« Oh ! chère Floriora, tu es bien belle, bien aimante, bien oublieuse du monde; mais as-tu pensé jamais ou n'as-tu point pensé que le bonheur a un terme ici-bas et que les plus doux rêves finissent souvent amèrement ? Sais-tu, en outre, ma chère enfant, que les fleurs, tes sœurs chéries, ont dépéri dans les plaines et sur les montagnes, et qu'elles sont allées se plaindre au ciel de ton cruel abandon ? Eh bien , quoi qu'il arrive, que le Seigneur Dieu soit clément ou sévère pour toi, laisse-toi guider par la voix de ton cœur, car un seul instant d'amour dans la vie vaut une éternité de bonheur ! »

V

Quand la destinée le veut, il arrive plus d'événements en une heure que pendant des années entières.

Le troisième jour Floriora sentit son cœur se troubler et ses pensées devenir rêveuses, et ses yeux verser des larmes. Pourquoi pleurait-elle ainsi à côté de son amant? Nul ne pourrait le dire ; elle pleurait sans raison aucune. Pourquoi les fleurs se couvrent-elles de larmes au matin? l'aurore, pourquoi répand-elle une rosée de pleurs ?

La journée était calme; le monde nageait dans la lumière et le silence; les oiseaux se taisaient dans la fraîcheur des arbres ; l'ombre seule se mouvait à la surface de la terre en luttant contre les rayons du soleil et se retirait graduellement au sein des bois.

Floriora se sentait oppressée et agitée d'un pressentiment mystérieux : elle soupira tristement et dit à son

amant d'une voix affaiblie : « Chante-moi, ta doïna, ô mon bien-aimé ! pour que mon âme se réveille à ta douce voix. »

L'étranger prit la fée dans ses bras, et pendant qu'il la berçait comme un enfant, sa voix chantait ainsi :

« Ma jeunesse a fleuri comme la violette des bois depuis le jour où ma belle maîtresse, pareille à une étoile, a brillé à l'horizon de ma vie.

« Cher astre de mon cœur, astre charmant d'amour, oublie le ciel pour moi ; j'oublierai la terre pour toi. »

Tout à coup son chant fut interrompu par les cris déchirants d'une mère qui avait perdu son enfant ; cette voix douloureuse s'élevait du sein du village et s'unissait dans les airs aux sons lugubres d'une cloche.

A ces cris de désespoir, à cette harmonie funèbre, le cœur de Floriora fut pénétré d'un sentiment étrange de tristesse mêlé d'effroi ; elle jeta ses regards autour d'elle, les dirigea du côté des montagnes, et pâlissant tout à coup, elle courut se réfugier dans les bras de son amant :

« Oh ! mon ami, dit-elle, ne vois-tu pas venir le Zméou des montagnes? Le voici, le voici qui arrive pour m'enlever à toi ; c'est le seigneur Dieu qui l'envoie, car depuis que je t'ai donné mon amour, les fleurs de la plaine ont dépéri et sont allées se plaindre au ciel de mon abandon. »

On voyait en effet s'avancer du côté des montagnes un Zméou porté par un nuage noir qui s'étendait rapidement sur l'azur du ciel ; la nature frémit, les cœurs tremblèrent et l'orage éclata. Au milieu du fracas du tonnerre, la pluie tombait à torrents, le vent mugissait et brisait les arbres.

Un long éclair sillonna l'espace et soudain, à sa lueur blafarde, la main invisible du Zméou enleva la jeune fée des bras de son amant..... Puis tout disparut, le nuage s'effaça, et l'azur céleste brilla dans toute sa splendeur au dessus de la terre.

VI

Où donc est Mariora Floriora, la charmante fée, la sœur chérie des fleurs, la douce compagne de l'aurore? dans quelle contrée a-t-elle émigré! sur quels rivages a-t-elle arrêté ses pas? A-t-elle traversé neuf grands pays et franchi neuf océans immenses? s'est-elle envolée dans la région des étoiles, au beau pays des fées? Nul ne le sait, nul ne pourrait dire où se trouve en ce moment la douce merveille.

Mais à l'heure de minuit, lorsque la lune est à moitié de sa course, on entend d'étranges chuchottements venir des montagnes et une voix mélancolique chanter ainsi :

« Fleurs de muguet, fleurs du printemps, mon cœur est aussi pur que vos blancs calices ; mais, hélas ! chaque souffle du vent y fait naître un brûlant regret :

« Est-ce le vent délicieux du printemps ? Il m'apporte le regret du beau pays de Moldavie.

« Le vent souffle-t-il à travers les fleurs ? il m'apporte le regret de mes sœurs chéries.

« Souffle-t-il à travers les chênes ? il m'apporte le regret de mon bien-aimé.

« Oh ! mon doux ami, combien mon cœur gémit amèrement de ton absence ; viens, accours auprès de moi ; viens m'apporter ton amour, car la solitude est bien

cruelle et la vie est bien amère loin du pays natal !

« Oh! mon bien-aimé, cher fiancé de mon âme, écoute la voix de mon cœur qui t'appelle sans cesse, car le vent délicieux du printemps me fait rêver à ma patrie, et le vent qui souffle à travers les fleurs me rappelle mes sœurs chéries... Mais, hélas! il n'est point de plus cruel regret que le regret de ton amour ! »

XXII

LE RÉVEIL DE LA ROUMANIE

Mars, 1848.

Vous qui restez plongés dans le sommeil, vous qui restez dans l'immobilité, n'entendez-vous pas comme à travers un rêve ce cri de triomphe qui monte vers les cieux, ce cri qu'à son réveil le monde jette comme une longue acclamation à un avenir glorieux ?

Ne sentez-vous pas tressaillir, ne sentez-vous pas battre vos cœurs avec force? ne sentez-vous remuer dans votre sein un désir sacré, un vœu roumain, à cette voix de résurrection, à cet appel de la liberté qui pénètre et saisit toute âme humaine ?

Voyez le siècle sortir de sa profonde léthargie; il marche d'un pas fier vers le but depuis si longtemps rêvé. Ah! réveillez-vous avec le siècle, mes frères de la Roumanie; debout, levez-vous bravement, l'heure a sonné pour vous aussi.

Le soleil de la liberté a lui aux yeux du monde. Toutes les nations de la terre se dirigent vers cette lumière comme un essaim d'aigles puissants dont les ailes libératrices essaient joyeusement de s'envoler vers le disque de l'astre céleste.

Resterais-tu seul plongé éternellement dans les ténèbres, peuple roumain? Serais-tu seul indigne de ce siècle réformateur, et ne prendrais-tu point part à la fraternisation des peuples, et au bonheur du monde entier, et à l'avenir de l'humanité?

Jusqu'à quand laisserez-vous accroire au monde, chers enfants de la Roumanie, que tout désir de liberté s'est éteint en vous à jamais? Jusqu'à quand nous laisserons-nous dominer par l'aveugle tyrannie et atteler ignominieusement à son char de triomphe?

Jusqu'à quand notre pays sera-t-il le fief de l'étranger? N'avons-nous pas assez souffert, n'avons-nous pas eu assez de maîtres? Levez-vous tous à ma voix, ô mes frères! et prouvez au monde qu'il existe encore des vrais Roumains dans le pays Roumain.

Debout, fils du même sang! voici l'heure de la fraternité! Par de là la Molna et le Milkov, par de là le Pruth et les Carpathes [1], jetez vos bras avec une mâle

[1] Noms des frontières qui séparent les provinces roumaines, telles que Moldavie, Valachie, Transylvanie, Bucovine et Bessarabie.

et fière énergie, et dès ce jour pour l'éternité donnez-vous tous la main.

Allons, frères de même sang, dans un élan irrésistible, allons reconquérir la liberté ou mourir avec bonheur. En avant, Roumains, le monde vous regarde ! Pour l'amour de la patrie, pour l'affranchissement de notre mère, courons sacrifier nos jours.

Heureux celui qui foule aux pieds la tyrannie et qui voit refleurir la liberté sur le sol de son pays. Bienheureux et glorieux qui, aux rayons d'un soleil resplendissant, meurt en combattant pour sa patrie...... A lui l'immortalité !

XXIII

CHANT DES BRIGANDS

L'été passe, l'hiver arrive et la forêt semble plus clairsemée ; il vente bien fort le jour, il fait bien froid la nuit. Ah ! la vie est dure, mes pauvres frères !

Tant que durera ce long hiver, qu'allons-nous devenir, hélas ! loin de la forêt, privés de soleil, manquant d'argent, et sans espoir de rencontrer des Ciokoï ?

Saute sur la branche desséchée de ce grand arbre, ô

corbeau, cher petit corbeau, et regarde bien à l'horizon : n'aperçois-tu point quelque voyageur;

Quelque voyageur à la bourse garnie et la tête enveloppée d'un châle, pour que j'essaie encore mon pauvre fusil rouillé, et que j'amasse un peu d'argent pour l'hiver?

Hélas! bois profond, mon frère chéri, qu'as-tu fait de ton feuillage épais où j'ai si souvent fait le guet à l'ombre, et si souvent chanté des doïnas héroïques?

L'été passe, l'hiver arrive, et toi, mon bois mystérieux, te voilà desséché! Il passe, l'été, et comme toi je me suis dépouillé de mes fleurs.

Le voici de retour, le temps du travail laborieux; il faut dégarnir la ceinture de ses armes; il faut abandonner le sentier de la forêt et remettre sa tête sous le joug.

Oh! printemps adoré, que ne peux-tu apparaître à ma voix pour que je reparaisse à mon tour bravement dans le pays, ayant mes franches coudées.

Je mettrais alors mon bonnet sur l'oreille et laisserais mes cheveux flotter au vent, et je m'étendrais à terre dans mon vieux sentier de la forêt pour faire le guet.

Et je sentirais de nouveau mon fusil sur mon épaule, et je verrais reluire à ma ceinture cinq bons pistolets incrustés d'argent, ainsi que mon kangiar si beau!

Et je caresserais joyeusement le cou nerveux et la riche crinière de mon coursier intrépide, et je le ferais courir tout le long de l'horizon lumineux, et je lui dirais :

« Fuis comme le vent, vole comme la pensée, ô mon
« coursier sans pareil, car enfin notre tour est revenu;
« il est revenu, le beau temps de l'année passée.

« A nous les forêts et les vallées, à nous qui sommes
« jeunes et vaillants ; allons fermer la route aux *neferi*,
« allons jeter la terreur dans l'âme des Ciokoï. »

XXIV

LE PETIT OISEAU

Petit oiseau blanc, pourquoi restes-tu solitaire auprès de ton lit? Le ciel n'est-il pas pur? l'eau de la source ne coule-t-elle pas limpide?

Pourquoi pleurer amèrement? Vois comme tes frères s'égaient, comme ils voltigent et chantent joyeusement à l'ombre des bois!

Quelle douleur, dis-moi, quel regret tourmente ton pauvre cœur, pour que tu restes ainsi solitaire et que tu ne puisses plus chanter, cher petit oiseau?

— L'eau est limpide, ô mon frère, la feuille frémit doucement dans le bois fleuri; mais, hélas! mon nid s'écroule, car depuis longtemps il est rongé par un serpent terrible.

— Frère, un immense vautour monte à l'horizon; il fixe ses yeux, il allonge sa serre vers mon petit nid.

XXV

31 JANVIER 1844

JOUR DE L'AFFRANCHISSEMENT DES ESCLAVES

Je te salue, ô jour heureux ! jour sacré de liberté dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme roumaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée ! toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie.

Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête, en pliant le front d'un peuple condamné au malheur; mais le Roumain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le Tzigain, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

Le soleil de ce jour est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine ; ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui, car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

Gloire et grandeur, à toi, pour l'éternité, ô ma noble

patrie! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice! Ton bras, en brisant le joug cruel de l'esclavage des Tzigains, vient de jeter les bases de ton propre avenir de liberté.

XXVI

ADIEUX A LA MOLDAVIE

Douce contrée, pays charmant, ô bien-aimée Moldavie! celui qui part et s'éloigne de toi éprouve un regret amer; car, au sein des beaux rêves où elle se berce comme dans un paradis, la vie est belle sous ton ciel d'azur, belle comme un beau jour de mai.

Hélas! je te quitte, ô ma patrie adorée! je m'éloigne de ton ciel radieux, mais je sens mon cœur se briser; je soupire amèrement et amèrement je pleure. Au moment de me séparer de toi, j'éprouve de cruels regrets, et je vois mes plus chères illusions m'abandonner à ma douleur.

Qui peut savoir, qui peut me dire, si, poussé par ma destinée, je reviendrai jamais pour embrasser avec bonheur la terre de tes rivages; si jamais je pourrai

revoir tes montagnes retentissantes dont le front se perd au sein des nuages.

Et tes forêts aux riches feuillages, où l'on entend couler et murmurer tendrement de frais ruisseaux qui raniment le cœur, et des doïnas mélodieuses qui parlent d'amour; et ton beau ciel qui sourit si doucement à l'âme des Roumains, et tout ce qui m'aime et tout ce que j'aime en ce monde.

Voici l'heure du départ, voici l'heure pleine d'amertume! joie et bonheur, je laisse tout sur ta frontière, ô Moldavie bien-aimée! et mon cœur te dit avec amour : « Adieu! mon doux pays, sois heureux; puissé-je, à « mon retour, te retrouver plus heureux encore! »

XXVII

RETOUR AU PAYS

Aux bords des précipices, glissant légèrement, je dépassais le vol de noirs corbeaux de l'hiver.

Mon petit traîneau, ainsi que mon bijou de cheval, imprimaient des taches blanches sur la blanche neige.

Nous allions sur la terre aussi rapidement que ma

pensée, et ma pensée volait aussi rapidement que moi dans le ciel.

Moi, je traversais en fuyant de grands amas de glaces; elle, traversait de grosses masses de nuages.

Car nous allions bien loin : elle, à la recherche d'une étoile ; moi, à la rencontre de mon pays.

En vain les arbres du chemin penchaient-ils leurs branches, secouaient-ils des flocons blancs sur ma route.

Le ciel en vain se couvrait d'orages, et la plaine de couches de neige.

En vain les loups, sortis des forêts, me poursuivaient-ils en hurlant avec le vent glacial de l'hiver.

Et les loups qui hurlaient, et les arbres muets restaient loin derrière moi, perdus dans les brumes épaisses.

Car nous allions bien loin : ma pensée et moi : elle, à la recherche d'une étoile ; et moi, à la rencontre de mon pays.

Dans mon beau pays, il est des chemins fleuris ; vole, ô mon coursier ! vole rapidement vers mon beau pays.

Là-haut, dans cette étoile céleste, il est un ange divin, vole, ô ma pensée ! vole là-haut auprès de mon ange.

Le pays n'est plus bien loin... Mon cœur le pressent déjà, et déjà le paradis est dans mon âme.

L'astre monte lentement dans les régions célestes, et mon bel ange m'a déjà souri du sein du paradis.

Effacez-vous, nuages épais ; voici ma douce étoile. Adieu, terre étrangère, voici mon beau pays.

XXVIII

LE RÊVE

C'était une plaine vaste et silencieuse, vaste comme le désert, muette comme la mort.

Là-haut, dans un doux mystère, pareille à un vaisseau doré, la lune voguait lentement sur l'azur sombre de la nuit.

J'étais à cheval sur un coursier fantastique qui dépassait les vents ; sa blanche crinière balayait la terre.

Dans la verte prairie mon coursier fuyait, sans toucher de ses pieds l'herbe du sentier.

Nous allions sur notre route avec la vitesse du rêve, comme deux esprits d'un autre monde, comme deux fantômes.

Nous volions aux rayons de la lune avec la rapidité de la pensée quand la douce espérance vient éveiller le cœur.

Tout à coup mon coursier s'arrête ; il avait aperçu trois ombres dans la plaine.

Trois blanches vierges, belles, élancées et plus brillantes que l'étoile de Vénus.

Toutes les trois tournoyaient légèrement dans une hora joyeuse, et leur douce voix chantait ainsi :

« Toi, qui privé des jouissances de la vie, cours dans la plaine obscure, viens trouver des consolations à ma cour brillante ; je te donnerai des palais dorés, des trésors inépuisables, et ton existence s'écoulera au sein du bonheur comme dans un paradis.

« Toi qui cours, exempt de désirs, dans la plaine solitaire, viens que je te couvre de mes rayons resplendissants ; la gloire de ton nom volera à la postérité et sera éternellement entourée d'un divin prestige.

« Toi qui, sans affection dans la vie, cours dans la plaine déserte, viens rehausser ton cœur au flambeau de l'amour ; ton âme et ton esprit éprouveront des jouissances divines au contact d'un cœur enflammé pour toi. »

Ému de ce chant harmonieux, je lançai mon coursier à la rencontre des trois ombres, mais tout à coup je les vis s'envoler dans le ciel.

Elles m'apparurent d'abord comme des aigles, puis comme des hirondelles, et puis comme de petites étoiles qui se perdirent parmi les astres.

Je m'éveillai de ce beau rêve qui m'enchantait... Hélas ! le grillon seul chantait dans le silence de la nuit !

XXIX

LE PÊCHEUR DU BOSPHORE

Si notre grand prophète, le puissant Mohamed, voulait que ce jour fût pour moi un jour de bonheur et que mon vœu s'accomplît ; si je prenais dans mes filets le roi des mers, celui qui porte au front une brillante étoile, un riche talisman ;

Moi qui suis un pauvre pêcheur ballotté par les flots ; moi qui dors la nuit, à Juskiudar, dans les herbes du rivage ; moi, Abdullah, le plus intrépide rameur du Bosphore, qui ne possède dans ce monde qu'un petit caïque et une âme dévorée de désirs ;

Allah ! alors tout ce que j'ai souhaité et tout ce que je pourrais encore souhaiter, de l'Orient à l'Occident, tout m'appartiendrait : caftans, châles de cachemire aux palmes larges et riches, coursiers de Missir, rapides et légers comme le vent ;

Et un long caïque en bois d'ébène incrusté d'or et de versets du Coran ; et trente rameurs Osmanlis qui voleraient sur la mer de Marmara plus rapidement que le vol des elkovans.

Cependant je ne voudrais ni étoffes brodées d'or et de perles, ni larges caftans de visir, ni coursier à l'allure altière ; je ne voudrais ni sabres de Taban habitués au meurtre, ni longs tapis d'Ispahan qui s'affaissent mollement sous les pieds.

Allah ! je jure que, si j'avais le talisman de la mer, je ne voudrais être ni visir ni Patichah-sultan ; je ne voudrais ni trésors, ni kiosques, ni sérail ; je ne voudrais pas même caresser les houris du paradis aux fêtes du Baïram ;

Mais de mon cœur souffrant je ferais un filet invisible, et j'irais doucement, en tremblant, chercher le bonheur et prendre la fille de Topal, la charmante Biulbiuli, qui chante la nuit si doucement sur le rivage de Kandilli.

XXX

BIONDINETTA

LA PORTEUSE D'EAU DE VENISE

Un soir, sur la Piazzeta, le beau Mocénigo s'arrêta, joyeux, sur ma route, pour me dire : « Biondinette,

« Biondinette, sais-tu, ma chère Vénitienne, que la Ma-« done t'a donné de petites mains de patricienne, et de « grands yeux qui appellent les baisers ?

« Sais-tu encore, Cospetto ! qu'à mon avis, c'est « grand dommage de te condamner à porter des seaux « d'eau sur ton épaule délicate ? Viens avec moi, ma « chère; je veux t'habituer à vivre comme une reine « dans des palais ornés de glaces. »

Un jour, auprès de la fontaine, le grand Titien me dit à voix basse : « Il n'est pas de main capable de faire « ton portrait. Cependant, par le soleil radieux ! je « jure de te rendre immortelle si tu veux t'arrêter « un instant pour que je trace sur les dalles les con-« tours de ton ombre. »

Ce matin, le nouveau doge m'aperçut à travers la brume, et descendit aussitôt de son palais sur la place Saint-Marc : « Jeune Biondinetta, me dit-il, demain je « vais jeter cet anneau dans la mer Adriatique ;

« Demain, je vais être couronné et promené triom-« phalement sur le Bucentaure, à travers les canaux de « Venise ; cependant, si tu voulais être mon épouse, je « jure par saint Marc de déposer à tes pieds toute ma « splendeur royale. »

Mais la sage Biondinetta continua rapidement son chemin, et répondit ainsi en riant, à tous les trois : « Il n'est pas de glace plus pure que l'eau de la fontaine; « il n'est pas de portrait plus angélique que celui qui « m'apparaît à la surface de l'eau quand je regarde au « fond de la source ;

« Il n'est pas d'insignes de grandeur, pas d'anneaux « en rubis qui soient aussi brillants que les beaux yeux « de mon Tonino ; il n'est pas de trône qui vaille sa

« gondole de la Piazzeta, quand il y promène avec « amour sa Biondinette bien-aimée. »

XXXI

DRIDRI

Celui qui n'a pas vu et n'a pas connu Dridri, l'oiseau vif et joyeux, celui-là, par mon Dieu et par mon âme ! n'a rien vu dans ce monde.

Elle était jeune et gracieuse, vraie Parisienne aux mille enchantements ; sa petite bouche, fraîche comme un œillet, renfermait un trésor de doux baisers.

La franche gaieté qui ranime le cœur brillait dans ses yeux comme un soleil ; elle inspirait la joie et l'amour, car son âme était une âme d'artiste.

Mouvements gracieux, gaies chansons, allure vive, tout la faisait ressembler à une fleur ailée qui volerait dans l'air comme un colibri.

Qui ne l'a vue, qui ne l'a suivie à la promenade des Champs-Élysées ! Qui ne l'a suivie et l'a aperçue de nouveau sans désirer être aimé d'elle !

Certes, Paris est grand et il possède dans son écrin

bien des beautés, bien des bijoux ; mais jamais Paris n'a possédé et ne possédera jamais une pareille beauté, un bijou pareil.

Bien des Parisiennes savent gaiement chanter et ravir leurs amants au sein des banquets nocturnes ; mais en fût-il jamais qui sût, aussi bien que Dridri, vider la coupe du plaisir en l'honneur de l'amour ?

Elle vint au monde pendant un carnaval, comme une bonne nouvelle, et, depuis, se riant de la mort et des mauvaises destinées, elle chantait ainsi sur les flots du monde :

« La vie passe rapidement ; l'amour est un soleil qui éclaire le cours de la vie. O vous, qui traversez le pays de la belle jeunesse, marchez, comme moi, le front dans la lumière !

« Le ciel bienheureux nous a envoyés ici-bas pour voyager ensemble, et nous a donné le sentiment, le désir du bonheur, et une âme ardente pour nous aimer.

« Mon cœur est plein d'amour et de lumière : il veut aimer jusqu'à la mort. Mon âme est toute radieuse... le paradis s'ouvre devant elle... Accourez tous à la voix de la joyeuse Dridri. »

Ainsi chantait, de sa voix harmonieuse, la chère enfant insouciante. Hélas ! elle croyait à l'amour et à ses illusions, comme à des biens célestes et infinis.

Elle ignorait qu'ici-bas la mort atteint de préférence le nom le plus doux, la plus tendre fleur, le vœu le plus suave, et les fait soudain disparaître comme un éclair passager.

Sous une croix funéraire la jeune artiste repose maintenant toute seule : seule et silencieuse, elle est perdue dans un coin du monde, sous la terre noire.

Beauté, jeunesse, gaieté, pouvait-on croire que vous péririez si tôt!.... Hélas! quoiqu'elle ait disparu à nos yeux, personne ne veut croire à la mort de ma chère Dridri.

XXXII

CHANT DU GONDOLIER

Sur la mer calme et murmurante, toutes les étoiles flottent légèrement; hélas! pourquoi seule manques-tu à leur chœur lumineux, ô mon astre charmant!

Un chant mélodieux s'élève des rivages et des canaux; pourquoi, ma Ninitza, pourquoi n'entend-on pas aussi ta voix chanter gaiement?

La nuit mystérieuse, aux tendres chuchottements, te réclame, ô ma bien-aimée! comme sa plus belle couronne; la gondole gémit tristement, car il y a si longtemps qu'elle ne t'a bercée sur les lagunes.

Ah! descends leste et joyeuse du haut de ton noir palais; viens régner, viens briller sur les flots comme un astre divin.

Voici la lune monter au ciel du sein des ondes; son

front pâle flotte et s'élève à travers les vapeurs de la mer; oh! parais comme elle, douce lumière de mon âme; viens consoler le pauvre gondolier.

Car je veux charmer doucement ton rêve en chantant la barcarolle vénitienne, et je veux, ma Ninitza chérie, te bercer jusqu'au jour dans ma gondole.

XXXIII

CANZONETTE SICILIENNE

Lorsque le vent furieux souffle et soulève les flots de la mer, le pêcheur s'arrête au rivage et chante en regardant les vagues.

Ainsi que lui, ma bien-aimée, tenons-nous à l'abri des tourments, et regardons de loin les flots de la mer et les misères de la vie.

La jeunesse nous conseille de traverser le monde, comme l'oiseau insouciant, le front dans la lumière et le cœur plein d'amour.

Laissons donc à la mer ses tempêtes; laissons ses amertumes à l'existence, et du haut du rivage, rions avec le pêcheur de la colère des flots.

XXXIV

CHANT DE BONHEUR

Ma pensée vole vers toi, ma bien-aimée, comme l'oiseau qui va trouver son nid de feuillage ; elle pénètre dans ton beau sein comme le papillon qui se cache dans un berceau de fleurs.

Jour et nuit les désirs enflammés de mon âme te caressent tendrement, ô ma Ninitza ! et cueillent de doux baisers sur tes lèvres !

Mes yeux nagent dans une flamme mystérieuse quand je les dirige vers toi et qu'ils lisent dans ton sourire et ton divin amour et mon sort divin.

Tout ce qui dans le monde attire et séduit ; tout ce qui élève l'âme et fait de l'homme un Dieu : amour, gloire, bonheur, tu m'as tout donné, ô mon bel ange adoré !

Désormais la mort peut venir ; les destinées cruelles peuvent parcourir la terre ; je les attends sans crainte et je nargue leur puissance fatale, car j'aime et je suis aimé.

Mon cœur est un jardin lumineux où chante un bel oiseau du paradis ; ma vie, couronnée de bonheur, passe au sein de l'éternité comme une belle journée de mai.

Car l'amour est un soleil, et mon âme une fleur, et ma vie un doux rêve ; car Ninitza, la bien-aimée, m'a fait trouver le paradis dans un sourire et dans un baiser.

XXXV

CHANT D'AMOUR

Vois-tu l'aigle altier, ô ma bien-aimée, comme il s'élance, s'élève et vole au sein des nuages ? Ainsi mon âme, heureuse de ta présence adorée, s'élance vers les cieux pénétrée de doux frissons.

Entends-tu la voix mystérieuse qui chante au milieu de la nuit, et flotte dans les airs avec le parfum des fleurs ? Ainsi s'élèvent dans mon cœur des voix mélodieuses, lorsque ce cœur te pressent de loin, ô mon bel ange !

Vois-tu, parmi les astres du ciel, les rayons lumineux que répand avec amour l'étoile de Vénus ? Ainsi ,

quand ta beauté apparaît à ma vue, mes yeux s'enflamment et brillent d'une amoureuse ivresse.

Car le ciel a donné à l'aigle des ailes pour l'emporter dans l'espace, aux étoiles la douce lumière, et à la nuit les doux soupirs ; mais, à toi, il a fait don de grâces enchanteresses, et, à moi, d'une âme pour t'adorer.

XXXVI

FLEURS DE MUGUET

Bien des fleurs brillent dans le monde,
Bien des fleurs parfumées,
Mais, comme vous, petites fleurs de muguet,
Aucune fleur ne possède au monde
Parfum si doux et si doux nom.

Vous êtes les larmes des anges,
Sur la terre, du ciel tombées,

LACRĬMIORE

Multe florĭ lucescŭ în lume,
Multe florĭ mirositòre,
Dar ca voĭ, micĭ lăcrimiòre
N'are'n lume nicĭ o flòre
Miros dulce, dulce nome.

Voĭ sunteţi lăcrimĭ de îngerĭ
Pe pămînt din cer picate

Quand, parmi les étoiles bercées,
Leurs âmes pures
S'envolent en versant de douloureuses larmes.

Vous êtes délicates et blanches
Comme la bien-aimée de ma vie;
Avec vous, précieuses petites grappes,
Blanches petites perles,
Le printemps se fait des colliers.

Mais, tout à coup le vent froid,
Avant le temps vous fauche;
Ainsi le sort nous ravit
Tout ce qui au monde nous sourit :
La fleur périt, la vie passe!

Când pin stelle legânate
A lor suflete curate
Sborŭ versând duĭoase lacrimĭ.

Sunteţi fragede şi albe
Ca iŭbita vietiĭ mele;
Cu voĭ, scumpe strugurele,
Albe mărgăritarele
Primavara' şĭ face salbe.

Dar de-o datâ ventul rece
Fârâ vreme ve coseşte,
Astfel sòrta ne râpeşte
Tot ce'n lume ne zimbeşte :
Flòrea pere, vîaţa trece.

XXXVII

LA GONDOLETTE

Avec Ninitza, dans la gondolette,
Quand je me promène lentement,
Le passant de la Piazzeta
Nous regarde en soupirant.
Alors le ciel devient serein,
Il brille gaiement pour nous deux,
Et l'Adriatique se calme,
Se calme pour nous deux.

LA GONDOLETTA

Ku Ninitza'n gondoletâ
Când me primblu'ncetişor,
Trecatoriŭl din piazettâ
Ne priveşte-oftând de dor.
Atuncĭ cerul se'nseninâ
Lucind vesel l'amindoĭ
S'Adriatica s'alinâ
Se alinâ pentru noĭ.

Dans les lagunes, s'il nous plaît
De flotter sur les vagues de la mer,
Pour nous le sirocco se tait
Au vert rivage du Lido.
Et sous sa longue rame
La gondolette saute doucement
Avec la Ninitza bercée,
Bercée sur mon sein.

Mènes-nous gaiement, rameur,
Du Lido à Saint-Marc;
Prends le long du grand canal
Qui se courbe comme un arc.
Va, tant que ma bien-aimée Ninitza,

În lagunâ de ne place
A pluti pe-al mârii val,
Pentru noĭ sirocco tace
Pe-a luĭ Lido verde mal,
Si sub lunga sa lopatâ
Gondoleta saltâ lin
Ku Ninitza legănatâ
Legănatâ pe al meŭ sin.

Mènâ vesel, lopătare,
De la Lido la San Marc,
Jè de-alung canalul mare
Ce s'endòae ca un arc.
Mergĭ cat draga mea Ninitză

Restant près de mon sein enflammé,
Me donnera sa douce petite bouche,
Me donnera de doux baisers.
Tant que la lune sera au ciel,

Tant que le ciel sera serein,
A la Giudecca, vers la lagune,
Vole, ô brave gondolier ;
Conduis-nous, Toni, tranquillement,
Jusqu'à ce que, ta gondole s'arrêtant,
Notre belle existence amoureuse
S'achève avec amour.

Stând la petumĭ infocat,
Mĭ a da dulce sa guritză
Mĭ a da dulce srutată.

Cât va fi in cerurĭ lună,
Cât va fi senin pe cer,
La Giŭdecca, spre lagună
Sborĭ voïnice gondolier.
Du-ne Toni'n liniştire
Pân ce stând gondola ta
Vĭaţa nòstra de iŭbire
Ku iŭbire va'nceta.

XXXVIII

LA SENTINELLE PERDUE[1]

CHANT PREMIER.

Le Roumain ne périt pas.
(*Proverbe populaire.*)

Les flots passent, les pierres restent.
(*Proverbe populaire.*)

Du sommet altier des Carpathes,
Du sein des forêts de sapin,
Je jetai mes regards au loin
Dans cette vallée profonde,
Et de brillantes fleurs couverte,
Qui s'étend, comme un voile immense,
Jusqu'au Danube majestueux,
Et du Danube à l'horizon
Jusqu'au Dniester, jusqu'à la mer.
Et dans ce large et long désert

(1) Cette pièce est encore inédite; nous la devons à l'obligeance du poëte, qui a bien voulu nous la communiquer.

Que découvris-je avec mes yeux?
J'y découvris un jeune brave,
Robuste comme un chêne dans sa force,
Superbe et fier comme un liòn,
Et valeureux comme un Zméou ([1]).
Son bras gauche était recourbé
Sous un bouclier de fer ciselé,
Et sur lequel on voyait luire,
En relief, une louve d'argent
Qui paraissait toute vivante,
Et deux enfants sous cette louve
Qui semblaient vivants tous deux.
Son bras droit tenait une épée;
Et ses pieds étaient chaussés de sandales,
Et sur sa tête, avec noblesse,
Il portait un beau casque d'or,
Ainsi que Mars, dieu immortel.
Ce héros était à cheval,
Sur un cheval blanc, immobile,
Et immobile aussi lui-même.
Il fixait des yeux l'Orient.
Ses deux yeux se mouvaient;
Ils parcouraient comme deux aigles
La ligne de l'horizon gris,
Vaste, désert, mystérieux,
Où, comme à travers un rêve,
On entendait, par intervalles,
Un bruit confus de voix étranges
Qui descendait du Nord.
Et des clameurs longues et sourdes
Qui s'élevaient de l'Orient.
L'herbe des champs était immobile;
La feuille au bois ne s'agitait pas;

([1]) Être mythologique, dragon ailé.

Le ruisseau pur ne murmurait pas dans l'herbe ;
Et dans le nid, caché dans les feuilles,
Les petits oiseaux ne chantaient pas ;
Tout l'univers visible aux yeux
Comme la mort était muet.
Et semblait être dans l'attente
Des aquilons tempêtueux.
Un aigle seul au haut du ciel
Traçait des cercles dans son vol,
Tandis que l'ombre de ses ailes
Papillonnant sur cette plaine
Voltigeait autour du héros.

— Qui donc es-tu, brave guerrier,
Dans ce désert ainsi perdu ?

— Qui je suis ?... soldat romain,
Soldat de l'empereur Trajan.

— Que cherches-tu, brave guerrier,
Tout seul ainsi dans ce désert ?

— Rome, ma mère, Rome l'antique
A mis cette arme dans ma main
Et m'a dit de sa voix puissante :
« Fils bien-aimé, toi, mon élu ;
« Toi, de tous mes enfants chéris
« Le plus puissant dans les combats,
« Va en Dacie, cours à l'instant,
« Cours anéantir les barbares,
« Et veiller sans cesse à ma garde,
« En sentinelle valeureuse.

« Va aux confins de mon empire
« Faire un rempart de ta poitrine,
« Car on entend à l'horizon
« Un bruit sourd de pas ennemis,
« Un grondement de voix barbares! »
Je suis venu et j'ai vaincu!
J'ai dispersé tous les barbares;
Et sur le sol de leur pays
Régnant en maître souverain
J'attends les hordes ennemies,
J'attends les fléaux destructeurs,
Qui, du Nord et de l'Orient,
Viennent comme un déluge immense,
Et bientôt auront envahi
Le monde entier sur leur passage.

— Malheur à toi! pauvre guerrier...
Tu vas périr dans ce désert...

— Moi, périr, moi! jamais, jamais!
Vienne un monde altéré de sang;
Vienne une mer de flamme ardente,
Ils ne pourront m'éloigner d'ici:
Ce qui est vert jaunira;
Les grands torrents dessécheront;
Et le désert, toujours, sans cesse,
Autour de moi s'élargira;
Mais moi, debout, toujours debout
A travers les flots enflammés,
A travers les hordes barbares,
A travers les fléaux cruels,
Je lutterai, je combattrai
Sans être atteint par le trépas;
Car je suis Romain, dans ma puissance,
Et le Romain ne peut périr!

A peine a-t-il parlé, voici soudain
Briller comme un éclair au ciel,
Voici briller, siffler, venir
Une flèche ardente... Elle frappe
Son bouclier qui vibre, résonne
Et la repousse sur le sol,
Ainsi qu'un serpent venimeux.
Derrière elle, dans le lointain,
Apparaît un nuage noir
Et plein de bruits tumultueux,
Qui, toujours vient, grandit sans cesse,
Et s'étend, couvrant de la plaine
Tout ce que l'œil peut embrasser,
Entre le Nord et l'Orient.
Sentinelle! veille à ton poste!
Le nuage terrible avance.
Sentinelle! parais... alerte!
Le nuage crêve... Ah! voici,
Voici les *langues* ennemies;
Voici les hordes trop cruelles
Des Gépides et des Bulgares,
Et des Lombards et des Avares.
Voici les Huns, voici les Goths;
Ils accourent, comme un déluge,
Sur des coursiers, rapides comme des hirondelles,
Libres, ardents, sans freins, ni selles.
Coursiers agiles comme le vent...
La terre en tremble sous leurs pieds.
Ils sont nombreux comme le sable des mers!
Nombreux comme les cris du remords
Dans une conscience criminelle et sanglante,
Dans une âme livrée au péché.
En guerre le guerrier! Frappe, combats à mort!
Deviens une foudre irrésistible,
Deviens Danube furieux,

Deviens destinée implacable,
Car le déluge avance, hélas!
Et désormais malheur à toi!

« Qu'il vienne! »
Ainsi qu'un grand rocher
Qui du haut des monts se détache,
Tonne, roule, tombe et écrase
Les vieilles forêts sur son passage
Jusqu'au fond des vallées,
Tel le guerrier de sang avide
Précipite son coursier blanc
Sur les forêts au loin mouvantes
Des barbares envahisseurs,
Et les attaque et pénètre au milieu d'eux,
Et les fauche comme des gerbes,
Brise leurs rangs et les repousse,
Et les poursuit en vainqueur.
Son beau coursier dans sa fureur,
Ivre de sang, hennit et mord.
Il foule aux pieds des corps mourants,
Brise des fers retentissants,
Et pousse toujours en avant
Dans la mêlée et dans le sang.
Combat cruel! affreux spectacle!
Le fils de Rome est comme un dieu,
Ses yeux ardents sont pleins de feux,
Des milliers d'éclairs l'environnent
Au choc des armes résonnantes.
Les haches volent dans les airs,
Les cordes vibrent dans les arcs,
Et les flèches en plein soleil
Par milliers sifflent et se croisent.
Les chevaux sautent et hennissent,
La lutte hurle et se resserre,

Et les barbares tous en masse
Se livrent en proie à la mort.
Dix tombent morts, cent tombent morts,
D'autres centaines les remplacent.
Mille et mille ont trouvé la mort ;
Des milliers d'autres les remplacent.
Mais le héros, avec son épée,
Trace un sillon dans la mêlée
Et se rit des flèches sans nombre,
Car il est noble, il est Romain,
Il porte en lui sept existences.
L'hydre barbare en vain frémit de rage,
Courbe et recourbe ses anneaux,
Hurle, gémit, grince des dents
Et l'entoure de ses replis ;
Le fils de Rome, en son ardeur,
A saisi l'hydre dans ses mains,
L'étreint, l'étouffe, la brise
Et la dompte et la jette à terre.
Victoire ! victoire ! victoire !
Ils fuient, les Lombards, les Avares ;
Ils fuient, les Gépides, les Bulgares ;
Ils fuient, les Huns ; ils fuient, les Goths,
Ainsi que des flots qui débordent.
Ils s'en vont comme le vent,
Assourdissant la terre entière
De leurs gémissements amers
Et de leurs hurlements barbares.
Où sont les langues ennemies ?
Où sont les hordes implacables ?
Elles ont disparu soudain,
Ainsi qu'au matin de l'Automne
Fondent aux rayons du soleil
Les vapeurs grises, malfaisantes.
Au loin elles ont disparu :

Et le héros seul est resté ;
Les flots mugissent, les flots passent,
Mais les rochers restent debout.
Comme eux debout est le Romain,
Car le Romain ne peut périr.
. . . .
. . . .
. . . . [1]

[1] Nous espérons pouvoir donner un jour la suite de ce beau poëme.

PROSE

A M. J. MICHELET

Octobre 1853

MONSIEUR,

Une des plus poignantes douleurs de l'exil, pour nous autres Roumains, c'est de voir combien peu connue est notre infortunée patrie. Son histoire, ses coutumes, ses mœurs, les services qu'elle a jadis rendus à la cause de la civilisation, ses souffrances depuis plus d'un siècle, le peu de droits qu'elle a pu conserver comme nation au prix de tant de sacrifices, la vitalité qui est encore en elle, les qualités dont la Providence semble l'avoir douée, sans doute pour l'accomplissement d'un but élevé; tout cela, pour la plupart des hommes, même les plus éclairés de l'Europe,

n'est que lettre morte..Son insurrection de 1821 a été indignement calomniée, et sa révolution, hélas! de 1848, qui, pour n'avoir eu ni l'éclat de la révolution maghyare ni le retentissement de la révolution italienne, n'en est pas moins belle et pas moins sacrée; c'est à peine si elle a pu faire que le nom de Roumain ne soit plus synonyme de barbare. Aussi est-ce avec transport que j'ai lu votre belle légende sur notre mouvement de 1848, et mon cœur vous a rendu grâces, car un écrit, signé *Michelet*, franchit à la fois les limites du temps et celles de l'espace.

Depuis lors, Monsieur, veuillez bien le croire, j'ai passé dans la tristesse de ma solitude bien des veilles à songer aux moyens de vous exprimer, tant en mon nom qu'en celui de mes compatriotes, notre profonde reconnaissance pour votre belle œuvre.

Les coutumes d'un pays étant une des portions les plus intéressantes de son histoire, je prends la liberté de vous adresser la description d'une des coutumes du peuple pour lequel vous avez bien voulu prendre un si haut intérêt : je veux dire la coutume et les cérémonies observées chez les montagnards roumains dans l'accomplissement de l'acte le plus grand de la vie : le mariage.

Je vous donne ici la description telle qu'elle a été extraite par M. Cogalnitchan, du livre du prince Cantemir, et j'ai le regret de n'avoir pu imiter, dans ma traduction, la naïveté du récit original.

Puisse ce faible hommage du proscrit à l'éminent historien, vous inspirer, Monsieur, le désir de nous douer, ainsi que vous l'avez fait pour la Pologne dans votre légende de Kosciusko : *Je vous doue au berceau,* etc. ; puisse-t-il en même temps vous persuader d'une chose, c'est que notre reconnaissance et notre amour dureront autant que vos immortels écrits.

Agréez, Monsieur, etc.

J. Voïnesco.

COUTUMES DU PAYS ROUMAIN

UNE DEMANDE EN MARIAGE. — CÉRÉMONIE DE LA NOCE CHEZ LES HABITANTS DES CAMPAGNES.

..... Lorsque la jeune fille du village a accueilli sa demande, le jeune homme envoie aussitôt des messagers précédés du joueur de cornemuse qui adresse aux parents l'allocution suivante :

« Les grands-pères et les ancêtres de nos pères, allant à la chasse et parcourant les bois, ont découvert le pays que nous habitons et qui nous procure la jouissance de son miel et de son lait. Or, poussé par cet exemple, l'honorable garçon N*** est aussi allé à la chasse, à travers les champs, les bois et les monts, et il a rencontré une biche qui, timide et réservée, a fui sa présence et s'est cachée. Mais nous autres, en suivant ses traces, nous avons été conduits jusqu'à cette maison. Or donc, il faut que vous la remettiez entre nos mains ou que vous nous montriez l'endroit où s'est cachée la biche que nous avons poursuivie avec tant de fatigues et de peines. »

Le joueur de cornemuse déploie alors toutes les ressources de son éloquence, et sème son discours d'autant de métaphores et d'allégories qu'il en peut trouver.

Les parents répondent que celle qu'ils poursuivent n'est pas entrée dans leur maison. Les messagers insistent ; alors les parents font venir la bisaïeule de la jeune fille. — Est-ce là celle que vous cherchez ? — Non. — La grand'mère vient à son tour. — Peut-être est-ce celle-ci ? — Même réponse. Vient la mère. — Non, non, ce n'est pas celle-ci non plus. — Après la mère, on fait venir une servante laide, vieille et couverte de haillons. — Eh bien, c'est donc celle-ci que vous cherchez ? — Non, non, car notre biche a les cheveux blonds comme l'or et les yeux de l'épervier; ses dents sont comme une rangée de perles, et ses lèvres vermeilles comme une cerise ; elle a la taille d'une lionne, son sein est ferme et rond, et sa gorge a la blancheur du cygne, ses doigts sont plus délicats que la cire, son visage plus radieux que le soleil et la lune.

Forcés enfin par la menace d'en venir aux armes, les parents amènent leur fille parée aussi richement que possible. On célèbre les fiançailles et la jeune fille rentre dans sa chambre qu'elle ne doit plus quitter que le jour du mariage.

Ce jour-là, si le promis habite un autre village que celui de sa fiancée, il envoie d'avance, pour annoncer sa venue, quelques hommes à cheval que les parents de la jeune fille vont attendre sur la route. Dès qu'ils les voient approcher, ils se précipitent sur eux et les emmènent prisonniers dans leur maison. Aux questions qui leur sont adressées, les prisonniers répondent qu'ils étaient les hérauts envoyés pour déclarer la guerre :

que le gros de l'armée est resté en arrière à peu de distance, qu'il s'avance pour prendre d'assaut la forteresse. Les parents s'en vont alors, avec les prisonniers, à la rencontre du promis qui se présente avec une suite plus ou moins nombreuse. Lorsque les deux partis réunis sont arrivés en face de la demeure de la fiancée, ils se livrent tous ensemble à l'exercice de la course qui simule un tournoi. Les cavaliers les mieux montés et qui arrivent les premiers au but reçoivent des mains de la fiancée un voile brodé d'or ou de soie.

Ces exercices finis, tout le monde se rend à l'église. Le jeune marié et sa fiancée se tiennent debout sur un tapis où l'on a jeté des pièces de monnaie, témoignant par là le peu de cas qu'ils font des richesses pour ne chercher que le bonheur domestique. Lorsque le prêtre dépose sur leur front la couronne nuptiale, un des assistants jette à droite et à gauche des noix et des noisettes pour montrer que les jeunes mariés renoncent à tout jamais aux jeux de l'enfance et que des objets plus sérieux occuperont désormais leur vie.

De retour à la maison, un dîner est servi. Les mariés occupent le haut bout de la table ; à droite et à gauche se placent les beaux-pères et les témoins. Alors un des frères, ou, en son absence, un des plus proches parents du jeune homme, se lève et lui adresse la parole en ces mots :

« Frère, vous voici arrivé à l'âge du mariage et de la joie ; notre père vous accorde une place à sa table et vous marie aujourd'hui en vous unissant à une autre famille. Gardez toujours néanmoins la mémoire de ceux à qui vous devez le jour et conservez toujours votre amour à vos frères. Continuez à demeurer soumis de

cœur aux volontés de vos parents afin d'obtenir leur bénédiction. Honorez votre père et songez toujours à ce que votre mère a souffert pour vous; car ce sont eux qui vous ont donné la vie. Puisse leur bénédiction et celle du Seigneur Dieu vous maintenir toujours dans la joie ! Amen.»

Après le repas, quand le jeune homme est sur le point de se retirer avec son épouse, le vatachel [1], qui porte un bâton orné de fleurs et de rubans et se tient derrière la fiancée, se lève et demande, au nom de celle-ci, pardon à ses parents en ces mots :

« Quand nous nous demandons, honorables parents, quel est le véritable bonheur de la vie, nous trouvons qu'il n'en est pas de plus grand ni de plus solide que celui que nous procurent les enfants. En effet, ce bonheur est, ainsi que le disent les philosophes, *proprium naturæ*, c'est-à-dire un bonheur réel et conforme à la nature; car ils sont notre sang, ils sont d'autres nous-mêmes. Ce bonheur, la Sainte Écriture l'atteste aussi : « *Votre femme dans l'intérieur de votre maison sera comme une vigne fertile et abondante; vos enfants, comme de nouveaux plants d'oliviers, environneront votre table*. Vous voilà donc aujourd'hui, vous, honorable père, ainsi que votre épouse, au comble de la joie. Contemplez tous deux le bonheur pur, réel et sans mélange de votre fille, et jouissez de la joie intarissable des parents. Car voici que, d'abord par votre volonté et ensuite par vos bénédictions, votre bien-aimée fille devient, pour toute sa vie, la compagne de notre frère N***. Parvenue à cet âge heureux, votre enfant en quittant

[1] Espèce de substitut-maire

votre maison pour aller dans celle que Dieu lui a choisie, doit, de concert avec son compagnon, vous remercier et implorer vos bénédictions ; car la bénédiction des parents est un rempart inébranlable autour de sa maison. Il est temps que votre fille implore votre pardon pour tout ce qu'elle n'a pu faire afin d'accomplir vos volontés et les désirs de ses frères. Que son bon naturel et son âme pure la poussent à vous remercier de la sagesse avec laquelle vous l'avez élevée dans votre maison. Qu'elle s'étonne de ne pouvoir trouver assez de soupirs et de larmes pour implorer son pardon. Qu'elle s'étonne de ne pouvoir trouver assez de douces paroles de reconnaissance pour tous vos soins pleins de tendresse et de bonté paternelle. Aussi en appelle-t-elle de toute son âme à l'inépuisable bonté du Très-Haut, et le prie de faire que vos enfants et les enfants de vos enfants jusqu'à la quatrième génération vous comblent de joie. Elle vous conjure aussi, conjointement avec son mari, de leur conserver votre tendresse à l'avenir. »

Cette allocution terminée, les mariés font leurs adieux et vont baiser la main des parents.

Ceux-ci, les yeux baignés de larmes, répondent à leur tour :

« En vous accordant aujourd'hui, jeune homme, la main de notre bien-aimée fille, nous ne faisons que nous soumettre aux décrets de la divine Providence qui a permis cette union. Et, bien que la plus parfaite bénédiction soit celle du Très-Haut, cependant, de même que nos pères nous ont bénits, de même aujourd'hui nous vous bénissons. Fasse le Seigneur Dieu qu'en vous unissant il vous affermisse dans l'amour et répande ses bénédictions sur vos têtes. Jeune homme, n'oubliez pas

d'observer fidèlement le précepte de l'Eglise : « Tu ai-« meras ta femme et ne lui causeras point de chagrin, « et tu vivras avec elle dans la paix du Seigneur. » Et toi, notre fille chérie, toi que nous avons élevée dans nos bras, que nous avons entourée de notre amour et de notre sollicitude paternelle, toi que nous avons nourrie du lait de notre tendresse et fortifiée de nos enseignements, voici l'heure de la séparation ; nous accomplissons aujourd'hui un devoir bien doux mais bien douloureux à la fois, en te laissant arracher de nos bras pour suivre celui que ton cœur a choisi. Vivez en paix ; quant à nous, nous ne cesserons de vous bénir et de prier le Seigneur qu'il vous accorde de longues et heureuses années, qu'il vous dirige dans sa sagesse et vous affermisse dans l'union et l'amour, afin que notre âme se réjouisse de votre bonheur, car vous êtes le seul soutien de notre faiblesse et la seule consolation des douleurs de notre vieillesse. Que le Seigneur Dieu daigne envoyer aussi ses bénédictions sur vos fils. »

La jeune fille se jette alors dans les bras tremblants de ses parents. Le marié se dispose enfin à emmener sa femme ; mais les frères de cette dernière se mettent en travers de la porte, la hache à la main — jadis c'était le sabre nu — et ne le laissent sortir que lorsqu'il a consenti à racheter son épouse par un don. Sa fiancée monte alors sur un chariot qui porte sa dot, ayant à ses côtés sa belle-sœur ou sa belle-mère. Le marié suit à cheval en compagnie des assistants, ses amis, qui, tout le long de la route, poussent des cris de joie et déchargent des pistolets.

Cependant le marié n'est pas encore au bout de ses tribulations. A peine est-on arrivé à la maison que les

parents de la fiancée s'emparent d'elle et l'enferment dans une chambre. Les amis du jeune homme vont la demander à grands cris, et, n'obtenant aucune réponse, ils enfoncent la porte. L'heureux époux se précipite alors dans la chambre et arrache son épouse des bras de ses parents; sur le point de franchir le seuil, en commémoration de l'enlèvement des Sabines par les Romains, il prend sa femme dans ses bras et l'emporte dans la chambre nuptiale.

J. Voïnesco.

SCÈNES HISTORIQUES

TIRÉES

DES CHRONIQUES MOLDAVES

ALEXANDRE LAPUCHNEANO (1564-1569).

I

« Si vous ne me voulez pas, moi je vous veux. »

Jacob Héraclide Despote avait péri sous la massue de Stefan Tomche, qui, depuis lors, régnait en Moldavie. Mais Alexandre Lapuchneano, après deux défaites successives essuyées dans sa lutte contre les armées de Despote, s'était enfui à Constantinople ; là, il avait réussi à se faire donner par la Porte des troupes pour chasser l'usurpateur Tomche. Il rentra donc en Moldavie à la tête de sept mille spahis et d'un corps de trois

mille volontaires, pour reconquérir le trône qu'il n'eût jamais perdu sans la trahison des boyards. Il était, en outre, porteur d'un ordre du sultan enjoignant au khan des Tartares Nogais de lui donner autant de troupes qu'il en aurait besoin.

Lapuchneano cheminait ayant à ses côtés le vornic Bogdan; l'un et l'autre, montés sur des étalons turcs, étaient armés de pied en cap.

« Eh bien! Bogdan, dit après un court silence Lapuchneano, penses-tu que nous réussirons?

— N'en doutez point, monseigneur, répondit le courtisan. Le pays gémit sous l'oppression de Tomche ; l'armée qu'il commande n'attend pour se rendre à nous que la promesse d'une augmentation de solde. Quant au petit nombre de boyards auxquels il a laissé la vie, la crainte seule de la mort les retient dans l'obéissance; mais dès qu'ils vous verront venir à la tête de forces considérables, ils abandonneront Tomche pour passer sous vos drapeaux.

— Fasse le ciel que je ne sois pas forcé d'agir comme l'a fait Mirce le voëvod chez les Munteni (1)! Je te l'ai déjà dit, je connais les boyards, pour avoir vécu longtemps parmi eux.

– Grande est la sagesse de Votre Altesse. »

Pendant ce dialogue, ils étaient arrivés près de Tekoutsch ; ils firent halte dans un bosquet.

Un aprode (2) parut devant Lapuchneano.

« Seigneur, lui dit-il, des boyards viennent d'ar-

(1) *Les montagnards*, nom que les Moldaves donnent aux Valaques.

(2) Espèce de gendarme.

river et demandent la permission de vous être présentés.

— Qu'ils entrent ! » répondit Alexandre.

Et aussitôt, sous la tente où se tenait Lapuchneano entouré de ses boyards et de ses capitaines, quatre boyards entrèrent, deux déjà avancés en âge, les deux autres plus jeunes. C'étaient le vornic Motzok, le postelnic Veveritze, le spathar Spanciok et Stroïtsch (1).

En s'approchant du prince, ils s'inclinèrent profondément, sans toutefois baiser les pans de son habit, comme c'était alors la coutume.

« Soyez les bienvenus, boyards ! dit Alexandre avec un sourire forcé.

— Gloire et santé à Votre Altesse, répondirent les boyards.

—J'ai appris, reprit-il, les malheurs et les souffrances de la patrie ; je viens la sauver. Le pays m'attend avec joie et impatience.

— Votre Altesse se trompe, répliqua le vornic Motzok ; le pays est tranquille et heureux. On a déguisé la vérité à Votre Altesse : telle est l'habitude de la multitude ignorante et grossière ; elle exagère tout et fait d'*un cousin un étalon* (2). Mais nous, délégués par le peuple, nous venons vous dire, en son nom, qu'il ne vous veut pas et ne vous aime pas, et qu'il vous prie de retourner....

(1) Titres honorifiques : *vornic* correspondait autrefois à maire du palais et ministre de la justice ; le *postelnic* était le ministre des affaires étrangères ; le *spathar*, ministre de la guerre, commandant en chef des armées.

(2) Proverbe moldave.

— Si vous ne me voulez pas, moi je vous veux, interrompit Lapuchneano dont les regards étincelaient de colère, et si vous ne m'aimez pas, moi je vous aime. Avec ou sans votre volonté, j'avancerai. Que je recule, moi ! Ordonnez donc au Danube de remonter son cours. Le peuple ne me veut pas, dites-vous ? Vous mentez. C'est vous, vous seuls qui ne me voulez point ; je comprends.

— *On ne tranche pas la tête à un envoyé* [1], répliqua Spanciok ; notre devoir était de vous dire la vérité, et nous vous la disons. Les boyards sont tous résolus à chercher un asile chez les Hongrois, les Polonais et les Munteni avec lesquels ils sont unis par des liens de parenté et d'amitié. Ils reviendront bientôt après avec des troupes étrangères ; malheur alors au pays que Votre Altesse aura livré aux horreurs de la guerre civile ! Malheur aussi peut-être à Votre Altesse elle-même ! Ce qui pourrait lui arriver, Dieu seul le sait : le prince Stefan Tomche...

— Tomche ! c'est ce misérable sans doute qui t'a appris à parler avec tant d'audace ! Je ne sais qui m'arrête que je ne te brise la tête avec cette massue, s'écria Lapuchneano en arrachant des mains de Bogdan une massue de fer.

— Celui à qui Dieu a fait la grâce de l'appeler son élu, répliqua Veveritze, ne peut être nommé misérable.

— Mais ne suis-je pas aussi l'élu de Dieu ? Ne m'avez-vous pas juré aussi foi et fidélité alors que je n'étais encore qu'un simple particulier, que je ne m'appelais que

[1] Proverbe moldave.

le stolnic Pierre? N'est-ce pas vous qui m'avez choisi pour me porter au trône? Et qu'avez-vous à reprocher à mon administration? Quel sang ai-je versé? Qui jamais a quitté ma maison sans avoir obtenu justice et consolation ou un adoucissement à ses peines? Et maintenant, vous ne me voulez pas, vous ne m'aimez pas! Ha! ha! ha! »

Lapuchneano éclata de rire; mais ce rire forcé et strident déguisait mal la fureur qui contractait les muscles de son visage et faisait étinceler ses yeux.

« Nous voyons bien, monseigneur, dit Stroïtsch, que les païens vont fouler de nouveau le sol de la patrie. Quand cette nuée de Turcs aura ravagé et dévasté le pays, sur quoi régnerez-vous?

— Et avec quoi assouvirez-vous l'avidité insatiable de ces hordes de barbares que vous traînez à votre suite? ajouta Spanciok.

— Avec vos biens à tous et non avec l'argent des paysans que vous dépouillez impitoyablement. Vous trayez le lait de la patrie; à mon tour maintenant de vous traire. Assez, boyards! retournez chez celui qui vous a envoyés, et dites-lui de ma part qu'il prenne bien garde de tomber entre mes mains, s'il ne veut pas que de ses os je fasse des flûtes, et que je ne recouvre mes tambours de sa peau. »

Trois des députés sortirent de la tente, le cœur navré de douleur. Motzok seul resta.

« Que me veux-tu? lui demanda Lapuchneano. »

Motzok se prosterna à ses pieds.

« Seigneur! seigneur! s'écria-t-il, ne nous punissez pas dans la mesure de nos forfaits! Songez que vous êtes Moldave; rappelez-vous le précepte de l'Écriture,

et pardonnez à ceux qui vous ont offensé; épargnez, Seigneur, votre infortunée patrie; licenciez ces troupes païennes; avancez avec les seuls Moldaves qui composent votre suite; non-seulement nous vous jurons qu'il ne sera pas touché à un cheveu de votre tête, mais nous promettons même, le cas échéant, de prendre les armes, nous, nos femmes et nos enfants, et de les faire prendre à nos domestiques et à nos serfs; fiez-vous à notre promesse.

— Que je me fie à vous? répondit Lapuchneano, qui devina la pensée secrète de Motzok. Crois-tu donc que j'aie oublié le proverbe moldave : « *Le loup change de poil, mais jamais de naturel?* » Crois-tu que je ne sache pas ce que vaut la parole des boyards, la tienne en particulier? Aurais-je oublié par exemple, que, commandant en chef de mes troupes, tu m'abandonnas à la première défaite? Veveritze est mon ennemi de longue date; lui, du moins, ne dissimula jamais son inimitié. Spanciok est jeune encore, dans son âme brûle le plus pur et le plus ardent amour pour la patrie; j'aime en lui cette superbe audace qu'il ne se donna jamais la peine de cacher. Quant à Stroïtsch, c'est un enfant qui commence à peine à vivre et qui n'a pas eu le temps d'apprendre ce que c'est que la fausseté ou le mensonge; *il croit que tous les oiseaux qui volent sont bons à manger.* Mais toi, Motzok, vieilli dans le mal, habitué à ramper devant tous les princes; toi qui as trahi Despote, qui m'as trahi moi-même, toi qui es prêt à trahir maintenant Tomche, dis, ne serais-je pas un sot dont tu rirais bien le premier si je me fiais à toi? Ah! tu as cru que tu pourrais encore une fois me tromper? C'est bien; je te pardonne d'avoir pu le penser, et je te pro-

mets que je ne souillerai point mon sabre de ton sang. Oui, j'épargnerai tes jours, car tu m'es nécessaire pour me soulager des malédictions du peuple. Il est d'autres frelons dont il faudra que je purge la ruche. »

Comme le chien dont la langue lèche la main qui le frappe, Motzok baisa respectueusement la main de Lapuchneano ; la joie plus que l'effroi remplissait son cœur. Il savait que Lapuchneano ne pourrait se passer de lui. Les députés envoyés par Tomche avaient reçu ordre, s'ils ne réussissaient pas à détourner Lapuchneano de ses projets, de continuer leur route vers Constantinople, et, à force de plaintes et d'argent, d'obtenir de la Porte la destitution de Lapuchneano. Mais, voyant, d'une part, que ce dernier était venu dans le pays du consentement même de la Porte, et, de l'autre, craignant de retourner auprès de Tomche après le mauvais succès de leur entreprise, ils demandèrent à Lapuchneano la permission de l'accompagner. Ce fut Motzok qui suggéra cette idée à ses collègues, espérant, par ce moyen, arriver peu à peu, à l'aide de manœuvres habiles, à ressaisir les bonnes grâces et la confiance de son ancien maître.

II

« Vous aurez à rendre compte, Madame. »

Tomche, trop faible pour résister, se retira chez les Munteni, tandis que Lapuchneano poursuivait librement sa marche vers la capitale, au milieu des acclamations

du peuple. En effet, le règne de Lapuchneano avait été trop court pour qu'il eût eu le temps de dévoiler l'odieux de son caractère.

Les boyards tremblaient ; leurs appréhensions étaient d'autant plus fondées, qu'ils savaient que le peuple les détestait, et que le prince ne les aimait guère.

En effet, Lapuchneano n'eut pas plus tôt ressaisi les rènes du gouvernement, qu'il ordonna immédiatement qu'on remplît toutes les forteresses de la Moldavie, celle de Chotin exceptée, de bois sec et qu'on y mît le feu. Il voulait, par ce moyen, anéantir ces formidables asiles des mécontents qui, à l'abri derrière leurs remparts, ourdissaient des complots et des révoltes. En même temps qu'il détruisait ces foyers de la féodalité, il se servit de tous les prétextes pour dépouiller les boyards de leurs biens, afin de leur ôter tout moyen de séduire et de corrompre le peuple.

Pour rendre ces mesures encore plus efficaces, il eut soin de pratiquer de temps en temps quelques exécutions, propres, selon lui, à imprimer dans les âmes une terreur salutaire. Au moindre méfait, sur la plainte la plus frivole, la tête du boyard était attachée à un poteau devant la porte de son palais, avec une inscription portant la déclaration du délit vrai ou supposé. Puis, à peine cette tête commençait-elle à pourrir, qu'une autre la remplaçait.

Les mécontents n'osaient plus souffler mot, encore moins risquer quelque tentative. Une garde nombreuse, composée de mercenaires albanais, serbes et hongrois, suivait partout le prince ; les hommes de la plus vile condition, échappés à la vindicte des lois, ou expulsés de leur pays, avaient trouvé asile auprès de Lapuch-

neano, qui se les était attachés à prix d'argent. Quant aux troupes moldaves, elles étaient toutes commandées par ses créatures ; encore avait-il eu soin de les reléguer sur les frontières, après en avoir licencié le plus grand nombre.

Un jour, au sortir d'un long entretien avec Motzok, qui était rentré en faveur aupres de lui, et qui venait de lui soumettre le plan d'une nouvelle contribution, Lapuchneano se promenait seul dans une salle de son palais. Le prince paraissait soucieux, agité ; il se parlait à lui-même, et, à l'air sombre de son visage, il était aisé de voir qu'il méditait dans son esprit quelque projet sinistre, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit tout à coup et laissa entrer la princesse Roxandre.

A la mort de son père, le bon Pierre Rareche, qui fut enterré, dit la chronique, au milieu du deuil et de la désolation générale, au monastère de Robota, qu'il avait bâti, Roxandre, encore enfant, resta orpheline sous la tutelle de ses deux frères Iliache et Stefan. Iliache succéda le premier à son père, et, après un règne de quelques jours, consumés dans les plus viles débauches, il se rendit à Constantinople, où il embrassa l'islamisme. Son frère Stefan, qui occupa le trône après lui, montra une dépravation encore plus grande. Il commença par forcer tous les étrangers, les catholiques surtout, à abjurer leur religion ; de sorte que plusieurs familles riches, qui s'étaient établies dans le pays, furent contraintes d'émigrer. Il fut ainsi cause de l'appauvrissement du pays et de la ruine du commerce. La plupart des boyards, qui avaient des liens de parenté avec les Polonais et les Hongrois, mécontents de la conduite du prince, se liguèrent avec les boyards émigrés et déci-

dèrent sa perte. Les violences et la dissolution du prince hâtèrent l'exécution du complot. « Aucune dame, dit le chroniqueur dans sa naïveté, ne pouvait demeurer, pour peu qu'elle fût jolie, à cause de ses obsessions. » Un jour, pendant qu'il se trouvait à Tzoutzora, les boyards de sa suite, sans attendre l'arrivée des boyards émigrés, dans la crainte de le laisser échapper, coupèrent les cordes de sa tente, et, fondant sur lui, ils l'étouffèrent.

Roxandre se trouva ainsi le seul rejeton de la famille de Rareche. Les meurtriers de son frère résolurent de la marier à un certain boyard nommé Yolde, qu'ils avaient élu prince. Mais Lapuchneano, élu en même temps par les boyards émigrés, marcha à la rencontre de Yolde, le vainquit, le fit prisonnier et l'envoya dans un monastère après lui avoir fait couper le nez. Pour se concilier l'affection du peuple, dans le cœur duquel vivait encore la mémoire de Rareche, il épousa sa fille. C'est ainsi que la gracieuse Roxandre devint le partage du vainqueur.

Lorsqu'elle entra dans la salle, elle était vêtue avec toute la magnificence qui convient à une femme, épouse, fille et sœur de princes.

Par dessus sa robe d'une étoffe brochée d'or, elle portait un beniche [1] en velours bleu, doublé de zibeline, à longues et larges manches qui pendaient par derrière. Une ceinture d'or à agrafes d'améthyste, entourées de pierres précieuses, serrait sa taille délicate. Un petit chlik [2], également en zibeline, surmonté d'une aigrette blanche et soutenu par une large fleur d'éme-

[1] *Beniche*, espèce de pardessus à longues manches.

[2] *Chlik*, espèce de toque de forme ronde sans bords.

raudes, s'inclinait gracieusement sur sa tête. Ses cheveux ondoyants flottaient épars sur ses épaules, selon la mode du temps. Sa figure, douée de cette beauté remarquable qui faisait jadis la renommée des femmes roumaines et qui est devenue plus rare de nos jours, par suite de mélange avec les nations étrangères, était remplie de distinction. Cependant elle paraissait triste et abattue, semblable à la fleur fragile qu'aucune ombre n'abrite contre les rayons brûlants du soleil. Jeune encore, elle avait perdu ses parents et avait eu la douleur de voir l'un de ses frères abjurer sa religion et l'autre périr sous les coups d'assassins. Destinée d'abord par la volonté du peuple à devenir la femme de Yolde, elle avait été à la fin contrainte, par ce même peuple qui disposait tyranniquement de son cœur, de donner sa main à Alexandre Lapuchneano, pour lequel elle n'éprouvait d'autre sentiment que celui de la déférence respectueuse et de l'obéissance que toute femme doit à son mari. Son âme aimante n'eût pas demandé mieux que de s'ouvrir à un sentiment plus doux; mais quelle affection pouvait-elle ressentir pour cet homme en qui elle ne trouvait pas un seul sentiment humain !

En s'approchant de lui, elle s'inclina et lui baisa respectueusement la main. Lapuchneano, lui prenant la taille et la soulevant comme une plume, la posa sur ses genoux.

« Qu'y a-t-il, ma belle princesse? lui demanda-t-il en déposant un baiser sur son front. Ce n'est pas aujourd'hui jour de fête ; quelle est donc la cause qui vous a fait quitter vos fuseaux? Qui vous a réveillée si matin ?

— Les larmes versées à ma porte par les veuves qui crient vengeance à Notre-Seigneur Jésus et à la très-

sainte Vierge pour le sang que vous faites répandre. »

Lapuchneano ouvrit ses bras avec un air sombre. Roxandre tomba à ses pieds.

« O mon bon et doux seigneur ! mon vaillant époux ! poursuivit-elle ; assez de veuves comme cela ; assez d'orphelins et de sang répandu ! Songez donc que Votre Altesse est toute-puissante et que quelques malheureux boyards ne peuvent vous nuire. Que manque-t-il à votre bonheur ? Vous n'êtes en guerre avec personne ; le pays est tranquille et soumis ; moi-même... ah ! Dieu le sait, combien je vous aime ! vos enfants sont beaux et jeunes. Songez qu'après la vie vient la mort, qu'il vous sera alors demandé un compte terrible du sang que vous faites répandre ; car ce ne sont pas quelques monastères que vous aurez fait bâtir qui pourront le racheter ; bien au contraire, c'est offenser le Très-Haut que de croire qu'on apaise sa colère en lui élevant des temples, et....

— Femme insensée ! s'écria Lapuchneano se redressant soudain de toute sa hauteur, et sa main, par habitude, se porta à la garde d'un poignard caché dans sa ceinture ; mais il se contint, et, se baissant pour relever Roxandre :

— Princesse, lui dit-il, que jamais plus de pareils propos ne sortent de votre bouche, ou, par le Dieu vivant ! je ne sais ce qui pourra arriver. Rendez grâces aujourd'hui à saint Démètre, *le grand martyr, dispensateur du myre* et patron de l'église que nous lui avons fait bâtir à Pangaratzi ; rendez-lui grâces de ce qu'il nous a empêché de commettre un péché en nous rappelant que vous êtes la mère de nos enfants.

— Dussé-je mourir, et mourir par vos mains, je ne

puis me taire. Hier, au moment où j'allais rentrer chez moi, une dame s'est jetée avec cinq enfants devant mon radvan (1) et m'a arrêtée pour me montrer une tête clouée à la porte de votre palais. « Vous en répondrez devant Dieu, m'a-t-elle dit; oui, vous aurez à rendre compte, madame, de ce que vous n'empêchez pas votre époux de tuer impitoyablement nos pères, nos maris et nos frères. Voyez-vous cette tête, c'est celle de mon mari, le père de ces cinq enfants restés aujourd'hui orphelins ! » Et elle me montrait de la main la tête dégouttant encore de sang; et la tête me fixait d'une manière horrible! Ah ! seigneur, depuis cet instant, cette tête est sans cesse devant mes yeux; j'en ai peur! je ne puis avoir de repos.

— Eh bien! que me demandez-vous, que voulez-vous de moi? lui demanda Lapuchneano.

— Je veux que vous ne répandiez plus de sang; que vous fassiez cesser ces massacres; que je ne voie plus de têtes coupées, car mon cœur se brise.

— Je vous promets qu'à partir d'après-demain vous n'en verrez plus, répondit Lapuchneano; je vous prépare en même temps pour demain un bon remède contre la peur.

— Comment! que voulez-vous dire?

— Soyez tranquille; demain, vous le saurez. Aujourd'hui, chère princesse, allez soigner les enfants et la maison, ainsi qu'il convient à une bonne ménagère; disposez tout pour le dîner que je veux donner demain aux boyards. »

La princesse Roxandre sortit après lui avoir de nou-

(1) Voiture princière dans la forme des chaises à porteur.

veau baisé la main ; le prince la reconduisit jusqu'à la porte.

« As-tu tout disposé ? demanda-t-il avec empressement à l'intendant des prisons qui venait d'entrer.

— Tout.

— Viendront-ils ?

— Ils viendront. »

III

« La tête de Motzok ! nous voulons la tête de Motzok ! »

On avait fait savoir la veille à tous les boyards que le prince irait le lendemain entendre la messe à la cathédrale; on les invitait, en son nom, à s'y rendre aussi, et après l'office, à venir dîner au palais.

Lorsque le prince arriva à l'église, la messe était déjà commencée, les invités s'y trouvaient tous.

Contre son habitude, Lapuchneano était vêtu avec toute la pompe princière. Il portait la couronne des Paléologues; par dessus le dolman polonais en velours écarlate il avait la cabanitza turque. Pour toute arme il avait un poignard à manche d'or; entre les boutons de son dolman, l'on apercevait une cuirasse en fils d'argent.

La messe finie, il descendit de sa stalle et alla baiser les images en se signant à plusieurs reprises. Arrivé devant la châsse du saint Jean le postérieur, il s'inclina avec plus d'humilité encore et en baisa pieusement les reliques. Les assistants remarquèrent qu'en ce moment le prince était fort pâle, et plusieurs d'entre eux crurent

voir à son approche les reliques du saint tressaillir dans leur châsse.

Remontant ensuite dans sa stalle, il se tourna vers les boyards et dit :

« Messieurs les boyards, depuis le jour où j'ai repris les rênes du gouvernement, j'ai déployé une grande sévérité; j'ai même poussé, je l'avoue, la rigueur jusqu'à faire couler le sang, quoique, j'en prends Dieu à témoin, ces sévérités coûtassent beaucoup à mon cœur. Mais, vous le savez tous, je n'ai agi ainsi que dans le désir de mettre un terme aux révoltes et aux trahisons qui désolaient ce malheureux pays, alors que de perfides ennemis ne cessaient de travailler à ma perte, sans souci de l'abîme où ils plongeaient la patrie. Aujourd'hui les temps sont changés; les boyards, revenus à de meilleurs sentiments, reconnaissent que le troupeau ne peut se passer de pasteur, comme l'a dit le Sauveur lui-même : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées.* C'est pourquoi, vivons désormais en paix et aimons-nous les uns les autres comme des frères, conformément à l'un des dix commandements : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* Pardonnons-nous réciproquement nos fautes, car nous sommes tous mortels et sujets à l'erreur, et prions notre Seigneur Jésus — à ce mot il fit un nouveau signe de croix — de nous remettre nos offenses, ainsi que nous le faisons à ceux qui nous ont offensés. »

Lorsqu'il eut fini cette étrange et incohérente allocution, il redescendit de sa stalle, s'avança jusqu'au milieu de l'église, fit de nouveau force signes de croix, et, se tournant vers le peuple assemblé, en face, à droite et à gauche :

« Pardonnez-moi, dit-il, braves gens, et vous, boyards, aussi !

— Dieu vous pardonne, Monseigneur, » cria la foule, à l'exception de deux jeunes boyards, qui, plongés dans la méditation, se tenaient à la porte de l'église appuyés contre une tombe. Personne n'avait fait attention à eux.

Lapuchneano sortit de l'église après avoir renouvelé aux boyards son invitation pour le banquet ; il monta sur son cheval et s'en retourna au palais. La foule ainsi que les boyards se dispersèrent.

« Eh bien ! dit l'un des jeunes boyards qui s'étaient abstenus de mêler leur pardon à celui des assistants dans l'église, que dis-tu de tout cela ?

— Je dis que tu feras sagement de ne pas paraître tantôt à la table du prince, répondit l'autre. » A ces mots, ils se mêlèrent dans la foule. Ces boyards étaient Spanciok et Stroïtsch.

A la cour, on avait fait de grands préparatifs pour le banquet. Le bruit s'était aussitôt répandu que le prince s'était réconcilié avec les boyards. Ceux-ci paraissaient ravis d'un changement qui, en calmant leurs appréhensions personnelles, ouvrait devant leurs yeux une nouvelle perspective de richesses et d'honneurs. Quant au peuple, il se montrait indifférent à cette réconciliation dont il n'attendait aucun bien pour lui-même pas plus qu'il n'en appréhendait de suites fâcheuses. Les plaintes qu'il eût été en droit de faire entendre s'adressaient moins à la personne du prince Alexandre qu'à celle de son ministre, le vornic Motzok, qui n'usait de son crédit que pour opprimer les citoyens. Les abus qu'il faisait de son autorité avaient excité plus d'une fois les

murmures du public; mais Lapuchneano, ou ne les entendait pas, ou n'en tenait pas compte.

L'heure du dîner approchait, les boyards commencèrent à arriver à cheval, escortés chacun de deux ou trois domestiques. Ils remarquèrent, en entrant, que la cour était remplie de militaires et que quatre canons étaient braqués contre la porte du palais; mais ils pensèrent qu'ils avaient été placés là pour célébrer la cérémonie par des salves, selon la coutume. Quelques-uns soupçonnèrent bien un guet-apens; mais, une fois entrés dans la cour, ils ne pouvaient plus en sortir, car les portes avaient été refermées aussitôt sur eux, et des sentinelles nombreuses veillaient à chacune.

Lorsque les boyards, au nombre de quarante-sept, se furent rassemblés, Lapuchneano se plaça en tête de la table, ayant à sa droite le logothète Trotouchan et à sa gauche le vornic Motzok. La musique commença à jouer; les mets furent apportés et posés sur la table.

A cette époque, la mode des mets délicats ne s'était pas encore introduite en Moldavie; le plus grand banquet ne se composait alors que de quelques plats. Après le borche polonais, venaient les mets grecs préparés aux légumes et flottant dans le beurre; puis le pilau turc et enfin les rôts cosmopolites. La nappe de la table était, ainsi que les serviettes, en filali fait dans la maison. Les plats sur lesquels on servait les mets, les assiettes et les verres étaient en argent. Tout autour des murs, il y avait plusieurs rangs de pots de terre ventrus pleins de vin d'Odobesti et de Cotnar. Derrière chaque boyard se tenait un domestique pour lui verser à boire. Tous ces domestiques étaient armés.

Dans la cour, à côté de deux génisses et de quatre

moutons rôtis, il y avait trois tonneaux défoncés pleins de vin ; les sloujitores mangeaient et buvaient. Les boyards, dans la salle, buvaient et mangeaient aussi. Les têtes commençaient à s'échauffer. Les boyards portaient au prince des toasts bruyants, auxquels répondaient les cris des lefedghis et le grondement du canon.

L'on était près de se lever de table, lorsque Veveritze, levant sa coupe, porta le toast suivant : « Vivez de longues années, monseigneur, et gouvernez en paix le pays ! Que Dieu vous affermisse dans votre dessein de respecter la vie des boyards et de ne plus opprimer le peuple ! »

Ces mots étaient à peine prononcés, que la massue de l'intendant des prisons, le frappant droit au front, l'étendit raide mort,

« Ah ! vous insultez votre prince, s'écria-t-il ; sus à eux, garçons ! » Au même instant, tous les domestiques, qui se tenaient derrière les boyards, tirèrent leurs glaives et se mirent à frapper. Une troupe de soldats, conduits par le capitaine des lefedgis, envahirent la salle et prêtèrent main-forte aux bourreaux. Quant à Lapuchneano, il avait pris Motzok par la main, et tous deux, retirés à l'embrasure d'une fenêtre ouverte, contemplaient cet horrible carnage qui commençait. Le courtisan, voyant son maître sourire, s'efforçait aussi d'appeler le sourire sur ses lèvres ; mais ce rire était glacé ; ses cheveux se hérissaient, et ses dents claquaient d'effroi. Et, en effet, la scène qu'il avait sous les yeux était horrible. Que l'on se figure, dans une salle de cinq toises de long sur quatre de large, une centaine d'hommes, les uns ivres de meurtre, les autres en proie à l'é-

pouvante, s'agitant dans une effroyable mêlée, les bourreaux confondus avec les victimes. Les boyards, sans méfiance et désarmés, surpris lâchement par derrière, tombaient, la plupart, sans pouvoir se défendre. Les plus âgés mouraient en faisant le signe de la croix; mais les plus jeunes vendaient chèrement leur vie. Les chaises, les plats, les assiettes, les pots qui garnissaient la table, tout devenait une arme dans leurs mains. Les uns, quoique grièvement blessés, se cramponnaient avec fureur à la gorge des assassins, et, oublieux de leurs blessures, les serraient jusqu'à les étouffer. Si quelqu'un d'entre eux parvenait à mettre la main sur un sabre, oh! alors il vendait cher sa vie! Plusieurs soldats périrent; mais, en définitive, pas un boyard ne resta vivant. Quarante-sept cadavres gisaient par terre. Au milieu de la confusion de cette lutte, la table avait été renversée, les pots étaient brisés; le vin, mêlé au sang, formait une mare sur le pavé. En même temps que ce massacre avait lieu dans la salle du haut, un autre massacre encore plus horrible venait de commencer dans la cour. Les domestiques des boyards se voyant inopinément attaqués par les soldats, prirent la fuite. Le peu qui parvinrent à s'échapper en s'élançant par dessus les murs, allèrent donner l'alarme dans les maisons des boyards, et, se renforçant au moyen des autres domestiques qui étaient restés au logis, ils tâchèrent de soulever le peuple. Une masse considérable se porta devant le palais, dont elle se mit à battre les portes à coup de hache. Les soldats, troublés par le vin, résistaient faiblement; la foule, grossissant de moment en moment, devenait plus furieuse.

Le bruit de l'émeute parvint jusqu'à Lapuchneano,

qui envoya l'intendant des prisons s'informer de la cause du tumulte. L'intendant sortit.

« Eh ! vornic Motzok, demanda le prince, dis-moi, n'ai-je pas bien fait de me débarrasser de ces méchants, de purger le pays d'une telle lèpre ?

— Oui, sans doute ; Votre Altesse a agi avec une haute sagesse. Moi-même, depuis longtemps, je voulais lui donner le conseil que.... mais sa prudence m'a prévenu. Certes vous avez eu raison de vous débarrasser de ces méchants, attendu que.... Certainement.... Enfin il est hors de doute....

— L'intendant tarde bien à revenir, interrompit Lapuchneano. Je suis presque tenté d'ordonner qu'on tire à coups de canons sur cette vile multitude. Qu'en penses-tu, Motzok ?

— Sans doute, Monseigneur ! Faites jouer la mitraille. Quel malheur, après tout, que quelques centaines de vilains meurent, lorsque tant de boyards ont péri ? Oui, qu'on les tue; mais qu'on les tue là, tous sans miséricorde.

— J'étais sûr d'avance de ta réponse, reprit le prince avec une aigreur mal contenue. Voyons pourtant d'abord ce qu'ils veulent. »

Pendant ce temps l'intendant était monté sur la plateforme du palais, d'où faisant signe au peuple, il s'écria à haute voix : « Braves gens, Son Altesse le prince m'envoie pour m'informer de ce que vous voulez. Que lui demandez-vous ? Pourquoi venez-vous comme des séditieux ? »

A cette demande, la foule demeura interdite. Comme toujours, le rassemblement n'avait point eu d'objet ; le peuple s'était porté au palais sans savoir lui-même pourquoi il y était, ni ce qu'il voulait. Alors des

groupes se formèrent pour délibérer sur ce qu'on demanderait au prince. Enfin plusieurs voix crièrent de différents côtés :

« Qu'il diminue les impôts ! — Plus de corvées, plus de redevances !

— Qu'on ne nous opprime plus, qu'on ne nous dépouille plus !

— Nous sommes ruinés, nous n'avons plus d'argent ! — Motzok nous a tout pris. Motzok ! Motzok ! c'est lui qui nous dépouille ; c'est lui qui donne des mauvais conseils au prince. Qu'il meure !

— Qu'il meure, oui, qu'il meure ! Nous voulons la tête de Motzok ! »

Ces dernières paroles, qui répondaient au sentiment général, furent comme une étincelle électrique. Toutes les voix s'unirent pour ne former qu'un cri : Motzok ! nous voulons la tête de Motzok !

« Eh bien ! qu'y a-t-il, que veulent-ils ? demanda le prince à l'intendant le voyant venir ?

— La tête du vornic Motzok.

— Comment ? qu'est-ce ? s'écria celui-ci en faisant un bond comme s'il avait marché sur un serpent, tu as mal entendu, ami, ou si tu veux rire, tu choisis mal ton temps. Que signifient ces paroles ? qu'ont-ils à faire avec ma tête ? Non, ce n'est pas possible, tu es sourd, te dis-je, tu as mal entendu.

— Au contraire, dit le prince, c'est qu'il a très-bien entendu. Écoute plutôt toi-même, d'ici tu peux distinguer leurs cris. »

Et, en effet, les soldats résistant faiblement, n'avaient pu empêcher le peuple d'escalader les murs du haut desquels il criait à tue-tête :

« Qu'on nous livre Motzok ! nous voulons la tête de Motzok !

— Malheur, malheur à moi ! s'écria alors le lâche. Sainte Vierge ! ne m'abandonnez pas, je suis perdu ! Quel mal leur ai-je donc fait, à ces gens-là ? Vierge Marie, sauvez-moi de ce péril, et je jure de vous faire bâtir une église, de passer le reste de mes jours dans le jeûne, de monter en argent votre image miraculeuse qui est au monastère de Neamtzo. Et vous, Monseigneur, tout-puissant Seigneur ! n'écoutez pas ces rustres, ces vilains ; faites tirer sur eux ; qu'ils meurent tous. Je suis un grand boyard, moi ; eux ne sont que des vilains.

— Vilains, oui, mais nombreux, répondit Lapuchneano avec un grand sang-froid. Tuer un si grand nombre d'hommes pour un seul, ne serait-ce pas commettre un grand péché ? Je t'en fais juge toi-même. Va donc mourir pour le bien de la patrie, ainsi que tu t'en vantais lorsque tu vins me dire que le peuple ne me voulait pas et ne m'aimait pas. Je suis charmé que ce soit lui qui se charge aujourd'hui de te payer les services que tu m'as rendus autrefois, alors que tu vendis mes troupes à Antoine Sekeli, et m'abandonnas pour passer dans les rangs de Tomche.

— Infortuné ! infortuné ! s'écria Motzok en s'arrachant la barbe, car il comprit aux paroles du tyran qu'il n'y avait plus de salut pour lui. Du moins, accordez-moi le temps de faire mes dernières dispositions ; ayez pitié de ma femme et de mes enfants ; laissez-moi aller me confesser. »

Et il pleurait, il se lamentait, il sanglotait.

« Assez ! lui cria Lapuchneano, ne te lamente pas

comme une femme ; sois donc courageux, sois un vrai Roumain. A quoi bon, d'ailleurs, aller te confesser? Que dirais-tu à ton confesseur? Que tu es un brigand et un traître? Toute la Moldavie le sait. Allons ! qu'on l'emmène et qu'on le livre au peuple. Qu'on dise à celui-ci que c'est ainsi que le prince Alexandre récompense les oppresseurs et les voleurs du pays. »

L'intendant des prisons et le capitaine des lefedgis le saisirent immédiatement et se mirent à l'entraîner ; l'infortuné boyard criait en se débattant de toutes ses forces ; mais que pouvaient ses mains affaiblies par l'âge contre quatre bras vigoureux ? Il s'efforçait en vain de s'affermir sur ses pieds. Il trébuchait à chaque pas contre les cadavres de ses compagnons, et glissait dans le sang qui commençait déjà à se figer sur les dalles. Enfin, ses forces l'abandonnant, il fut entraîné par les satellites du tyran qui le hissèrent, plus mort que vif, sur la plate-forme, et le précipitèrent au milieu de la foule.

L'infortuné boyard tomba dans les serres de l'hydre aux mille têtes, qui, en un clin-d'œil, le mit en morceaux.

« C'est ainsi que le prince Alexandre récompense les oppresseurs et les voleurs du pays! s'étaient écriés les envoyés du tyran.

— Vive notre prince ! » répondit la foule, et, satisfaite de cette victime, elle se dispersa.

Pendant que le malheureux Motzok périssait ainsi, Lapuchneano avait ordonné qu'on desservît la table, et qu'on coupât la tête à tous les cadavres qu'il fit jeter par la fenêtre. Puis, prenant les têtes, il les disposa de sa propre main au milieu de la table, suivant l'ordre de

la naissance et du rang, et, plaçant en dessous celles des boyards de seconde classe, et celles des boyards de première classe au-dessus, il forma une pyramide de quarante-sept têtes ayant à son sommet celle du grand logothète. Cela fait, il se lava les mains, se dirigea vers la porte latérale, tira le verrou et la barre de bois qui la fermait, et entra dans l'appartement de la princesse.

Depuis le commencement de ce drame, la princesse Roxandre, ne connaissant rien de ce qui se passait, était dans une mortelle inquiétude. Elle ne pouvait apprendre la cause du bruit qu'elle entendait, car, d'après la coutume barbare du temps, les femmes ne quittaient point leurs appartements les jours de cérémonie ou d'une réunion quelconque; quant aux servantes, aucune n'aurait osé se risquer au milieu d'une soldatesque indisciplinée. L'une d'entre elles, pourtant, plus courageuse que les autres, s'était glissée dehors, avait entendu les conversations, et, comprenant qu'il s'agissait d'une émeute, était revenue à la hâte pour avertir sa maîtresse.

Depuis ce moment, l'anxiété de la bonne princesse, qui redoutait pour son mari la fureur du peuple, ne faisait que s'accroître.

Le prince, en entrant, la trouva entourée de ses enfants et agenouillée devant l'image de la Vierge.

« Ah! s'écria-t-elle, Dieu soit loué, je vous revois! j'avais horriblement peur!

— C'est pour cela que, suivant ma promesse, je vous ai préparé un remède contre la peur. Suivez-moi, princesse.

— Mais quel était ce bruit, et ces cris que l'on entendait?

— Rien. Les sloujitores s'étaient pris de querelle, mais tout est apaisé. »

A ces mots il prit la princesse par la main et la conduisit dans la salle.

A la vue d'un si horrible spectacle, la princesse poussa un cri terrible et s'évanouit.

« La femme est toujours femme, dit en souriant Lapuchneano ; au lieu de se réjouir, elle s'effraie. » Et, prenant la princesse dans ses bras, il la rapporta dans ses appartements, puis retourna dans la salle où l'attendaient le capitaine des lefedgis et l'intendant des prisons :

« Toi, dit-il en s'adressant au premier, fais jeter dehors les cadavres de ces chiens et range leurs têtes sur les murs du palais ; et toi, dit-il à l'intendant, tâche de mettre la main sur Spanciok et Stoïtsch.

Mais ceux-ci avaient déjà pris la fuite et étaient près du Dniester ; les hommes qu'on expédia à leur poursuite eurent beau se hâter, ils ne purent les atteindre ; ils n'arrivèrent qu'au moment où ils franchissaient la frontière.

« Dites à celui qui vous envoie, leur cria Spanciok, que nous nous reverrons avant de mourir. »

IV

« Si je me rétablis, je vais en tonsurer aussi plus d'un. »

Quatre années s'étaient déjà écoulées depuis la scène que nous venons de décrire, et Lapuchneano,

fidèle à la parole qu'il avait donnée à la princesse Roxandre, n'avait plus fait couper la tête à aucun boyard ; mais, fidèle en même temps à ses instincts de cruauté, il inventait chaque jour pour les assouvir de nouvelles tortures.

Il faisait arracher les yeux, couper les mains, mutiler les corps de quiconque éveillait ses soupçons, soupçons imaginaires encore, car, dans toute la principauté, il ne se trouvait plus personne qui osât murmurer.

Cependant, il était tourmenté de n'avoir pas pu mettre la main sur Spanciok et Stroïtsch, qui s'étaient réfugiés à Camenietz, attendant des temps meilleurs et guettant une occasion favorable. Quoi qu'il eût pour beaux-frères deux comtes fort puissants par l'influence qu'ils exerçaient à la cour de Pologne, les deux fugitifs le tenaient dans des transes continuelles, et il s'attendait chaque jour à les voir entrer en Moldavie, suivis des Polonais, qui ne cherchaient qu'un prétexte pour cela. Mais il connaissait mal ces deux Roumains, trop bons citoyens pour appeler sur leur patrie le fléau de l'invasion étrangère.

Lapuchneano leur avait écrit plusieurs fois pour les inviter à rentrer dans le pays, s'engageant par les plus forts serments à ne leur faire aucun mal, mais eux n'avaient garde de se laisser prendre à ses promesses. Afin de les surveiller de plus près, il transféra sa résidence dans la forteresse de Chotin, à laquelle il fit ajouter de nouvelles fortifications ; là, peu de temps après, il fut attaqué de la fièvre typhoïde. La maladie fit de si rapides progrès, qu'il se vit bientôt presque aux portes du tombeau.

Dans le délire de la fièvre, toutes les victimes de sa

cruauté lui apparaissaient hideuses et effrayantes ; il lui semblait les voir l'appelant devant le tribunal de l'éternelle justice. Il se retournait en vain sur son lit de douleur, il ne pouvait y trouver le repos.

Un jour, il fit appeler près de lui le métropolitain Théophane, les évêques et les boyards, et, après leur avoir déclaré qu'il se sentait arrivé au terme de la vie, il leur demanda pardon à tous avec beaucoup d'humilité. En même temps, il leur recommanda son fils Bogdan, qu'il instituait son héritier, en les priant de l'aider de leurs lumières, car un faible enfant, disait-il, ne saurait, s'il était abandonné à ses seules forces, ni se défendre contre les ennemis puissants dont il est entouré, ni défendre la patrie. Quant à moi, ajouta-t-il, alors même que je viendrais à me relever de cette maladie, je suis résolu à aller finir mes jours dans le monastère de Slatina ; aussi je vous demande en grâce, Pères évêques, quand vous me verrez près de mourir, donnez-moi la tonsure.....

Il ne put en dire davantage. Les convulsions commençant, un évanouissement semblable à la mort lui glaça tout le corps. Le métropolitain et les évêques, croyant qu'il rendait l'âme, s'empressèrent de lui donner la tonsure et l'appelèrent Païsius, de son premier nom de Pierre, qu'il portait avant son avénement à la principauté.

Ensuite ayant proclamé prince le jeune Bogdan et salué régente la princesse Roxandre, sa mère, ils expédièrent des dépêches à tous les boyards du pays, ainsi qu'aux boyards émigrés et à tous les commandants des armées.

A la chute de la nuit, Spanciok et Stroïtsch arrivèrent, et aussitôt après avoir mis pied à terre, ils dirigèrent leurs pas vers la citadelle. Elle était déserte et muette comme le tombeau d'un géant. L'on n'entendait que le murmure des vagues du Dniester, qui venaient se briser contre les flancs nus et gris de la forteresse, et le cri monotone des sentinelles que l'on entrevoyait à peine à la lueur du crépuscule, appuyés sur leurs longues lances. Mais quel fut leur étonnement, en entrant dans le palais, de ne rencontrer personne! Un valet seul se présenta au bout de quelques instants, et, d'un geste muet, leur indiqua la chambre du malade. Ils allaient y pénétrer, lorsqu'un grand bruit, qu'ils entendirent, les fit s'arrêter à la porte pour écouter.

Lapuchneano était revenu de sa léthargie. En ouvrant les yeux, il vit deux moines noirs comme des fantômes et immobiles comme des statues de bronze debout l'un aux pieds de son lit, l'autre à la tête. Il se regarda, et se vit couvert d'un froc noir; à son chevet, gisait le chaperon noir des religieux. Il voulut lever la main, mais elle s'embarrassa dans un long chapelet de laine. Il crut un instant qu'il rêvait et ferma les yeux; mais, les rouvrant bientôt, il vit les mêmes objets : chapelet, froc, chaperon, moines, tout était à la même place.

« Comment vous sentez-vous, frère Païsius? lui demanda l'un des moines, voyant qu'il ne dormait pas. »

A ces mots, il comprit ce qui s'était passé; son sang commença à bouillonner, et, se soulevant à moitié :

« Quelle comédie est-ce là? s'écria-t-il; vous vous jouez de moi? Hors d'ici, cafards! sortez, sinon je

vous tue tous. » Et sa main se mit à chercher une arme autour de lui, mais ne trouvant que le chaperon, il le saisit avec fureur et le lança sur la tête de l'un d'eux.

Aux cris qu'il poussait, la princesse et son fils, le métropolitain, les boyards et les domestiques accoururent dans l'appartement.

C'est dans ce moment qu'étaient arrivés les deux jeunes boyards que nous venons de voir s'arrêter à la porte pour écouter.

« Ah! vous m'avez tonsuré! s'écriait Lapuchneano d'une voix rauque et effrayante ; vous croyez vous débarrasser de moi? Chimère! Avec l'aide de Dieu ou du diable, je me rétablirai, et alors.....

— Ne blasphème pas, malheureux! interrompit le métropolitain. Tu oublies que tu touches à l'heure suprême! Songe, pêcheur, que tu n'es plus prince, mais un simple moine. Songe que tu effraies, par tes cris et tes blasphèmes, cette femme innocente et cet enfant, espoir de la Moldavie.....

— Scélérat hypocrite! reprit le malade se débattant pour sortir de son lit; tais-toi, car moi qui t'ai fait métropolitain, moi j'ai le pouvoir de te défaire! Ah! vous m'avez tonsuré, mais si je me rétablis, je vais en tonsurer aussi plus d'un! Quant à cette chienne (et il montrait du doigt la princesse), je la couperai en quatre morceaux avec son petit, pour qu'elle n'écoute plus les conseils des scélérats et de mes ennemis. Il ment, celui qui dit que je suis moine. Non! je ne suis pas moine : je suis le prince Alexandre. A moi, gardes! Où donc sont mes braves? Accourez, frappez, frappez à mort! c'est moi qui vous l'ordonne. Tuez-les tous, qu'il n'en

échappe pas un seul!... Ah! j'étouffe... de l'eau! de l'eau! de l'eau! » Et il tomba à la renverse, écumant de rage et de colère.

La princesse et le métropolitain sortirent. Spanciok et Stroïtsch allèrent à leur rencontre.

« Princesse, dit Spanciok la prenant par la main, cet homme doit mourir tout de suite. Voici une poudre, versez-la dans sa boisson.....

— Du poison! grand Dieu! s'écria la princesse avec effroi.

— Oui, du poison, continua Spanciok. Si cet homme ne meurt pas de suite, la vie de Votre Altesse et celle de cet enfant sont en péril. Le père a assez vécu; il a assez commis de crimes; qu'il meure, pour que le fils soit sauvé! »

Un valet sortit de la chambre du malade.

« Qu'est-ce? lui demanda la princesse.

— Le malade a repris connaissance; il demande de l'eau et son fils. Il m'a ordonné de ne pas revenir sans lui.

— Ah! il veut le tuer! s'écria douloureusement la mère, et elle serra avec frénésie l'enfant contre son sein.

— Vous n'avez pas de temps à perdre, madame, ajouta Spanciok. Rappelez-vous l'exemple de la princesse du voëvod Stefan, et hâtez-vous; choisissez entre l'époux et le fils.

— Que me conseillez-vous, mon révérend père? demanda la pauvre femme au métropolitain; et ses yeux fondirent en larmes.

— Il est cruel et féroce cet homme, ma fille; que le

Seigneur Dieu vous éclaire. Moi je vais de ce pas tout disposer pour le départ avec notre nouveau prince ; quant à l'autre, que le Tout-Puissant lui pardonne et vous pardonne à vous-même. »

A ces mots, le métropolitain s'éloigna.

La princesse Roxandre prit la coupe d'argent remplie d'eau qu'un valet venait d'apporter. Éperdue, hors d'elle-même, elle y laissa machinalement tomber le poison. Au même instant, les boyards la poussèrent dans la chambre du malade.

« Que fait-il? demandait avec anxiété Spanciok à Stroïtsch, qui venait d'entrebâiller la porte afin de voir ce qui allait se passer.

— Il demande son fils et à boire ; — la princesse tremble ; — elle lui présente la coupe. — Ah ! il la refuse ! »

Et avec la rapidité de l'éclair il s'élança au milieu de la chambre, et, tirant un poignard de sa ceinture :

« Prends et bois, Altesse, et grand bien te fasse ! lui cria Stroïtsch. »

Tremblante et pâle comme la mort, la princesse Roxandre essaya de s'éloigner ; mais à peine eut-elle la force de faire quelques pas, et elle s'appuya contre le mur.

« Que le crime que je viens de commettre retombe sur vos têtes ! dit-elle en sanglotant aux boyards ; car c'est vous qui m'avez forcé la main ; vous en répondrez devant Dieu ! »

Le métropolitain revint.

« Partons ! dit-il à la princesse.

— Partir ! Qui donc aura soin de cet infortuné ?

— Nous, répondent les boyards.

— A quelle horrible action vous m'avez poussée, père! dit la princesse au métropolitain, et elle le suivit en pleurant. »

Les deux jeunes boyards rentrèrent dans la chambre du malade.

Le poison n'avait pas encore commencé à faire son effet. Lapuchneano, dans son lit, sur le dos, était calme, mais d'une pâleur extrême. Lorsque les boyards furent entrés, Lapuchneano les considéra pendant longtemps, et ne pouvant les remettre, il leur demanda qui ils étaient et ce qu'ils voulaient.

« Je suis Stroïtsch, répondit l'un.

— Et moi Spanciok, ajouta l'autre. Ce que nous voulons, c'est de te voir avant ta mort, ainsi que nous te l'avions promis.

— Oh! mes ennemis! murmura Alexandre.

— Oui, je suis Spanciok, répéta celui-ci. Spanciok que tu voulais tuer lorsque tu fis assassiner les quarante-sept boyards, et qui n'a échappé à tes embûches que par la fuite; Spanciok, dont tu as spolié la fortune et réduit la femme et les enfants à la mendicité.

— Au secours! je brûle! j'ai du feu là... dit le malade en portant les mains sur son estomac.

— Dis : « Délivrez-moi, Seigneur, » car tu vas mourir : le poison fait son effet.

— Oh! vous m'avez empoisonné, monstres! Dieu de miséricorde, ayez pitié de mon âme! Oh! quel feu!... Où donc est la princesse? où est mon enfant?

— Ils sont partis, et t'ont laissé avec nous.

— Partis! Ils m'ont abandonné! ils m'ont laissé seul avec vous! Oh! tuez-moi!... de grâce, tuez-moi! Déli-

vrez-moi de ces souffrances! Poignarde-moi, toi, tu es le plus jeune; aie pitié de moi! délivre-moi des douleurs qui me déchirent! poignarde-moi! dit le malade en s'adressant à Stroïtsch.

— Non, je ne souillerai pas mon vaillant poignard dans le sang impur d'un tyran tel que toi. »

Les douleurs augmentèrent ; le malheureux se débattait dans les convulsions.

« Oh ! mon âme brûle ! de l'eau ! de l'eau !

— Voici, dit Spanciok prenant sur la table la coupe d'argent; il reste encore la lie du poison : bois, et rafraîchis-toi.

— Non, non! je ne veux pas! dit le malade en serrant les dents. »

Stroïtsch se jeta alors sur lui et le tint ferme, tandis que Spanciok, dégaînant son poignard, lui desserrait les dents avec la pointe et versait dans sa bouche le poison resté au fond de la coupe.

Lapuchneano mugissant comme un taureau qui voit la hache prête à le frapper, voulut se retourner la face contre le mur.

— Quoi! tu ne veux plus nous voir? dirent les boyards. Non, il faut, pour ta punition, que tu nous regardes. Apprends à mourir, toi qui sus si bien donner la mórt! »

Et tous deux le tenant ferme, attachaient sur lui leurs regards fixes, en l'apostrophant des plus amers reproches.

L'infortuné prince se débattait dans les spasmes de l'agonie; sa bouche écumait, ses dents claquaient, ses yeux, injectés de sang, devenaient hagards; une sueur

glacée, triste présage de la mort, ruisselait à grosses gouttes sur son visage. Après un supplice d'une demi-heure, il rendit enfin son âme entre les mains de ses bourreaux.

Telle fut la fin d'Alexandre Lapuchneano, qui laissa une tache de sang dans l'histoire de la Moldavie.

On voit encore de nos jours, au monastère Slatina, bâti par lui et où il fut enterré, son portrait et celui de sa famille.

NEGRUZZI. — *Traduit par* J. VOÏNESCO.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PROSE

Paris. — De Soye et Bouchet, imprimeurs, place du Panthéon, 2.

Read May 5. 1871. –

The only bits of Popular lore that I can find in this ~~are~~ the allusion to a Dragon Page 57.
and the notion about the dragon who devours the moon P29. – These shew that the Dragon myth exists in the country.

There are a few allusions to magic powders.

The songs are chiefly love songs, and probably composed by learned poets.

